HISTOIRES D'ARCHÉOLOGIE

DE L'OBJET À L'ÉTUDE

Histoires d'archéologie. De l'objet à l'étude

Irène Aghion, Mathilde Avisseau-Broustet et Alain Schnapp (dir.)

DOI : 10.4000/books.inha.2743

Éditeur : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art

Lieu d'édition : Paris

Année d'édition : 2009

Date de mise en ligne : 5 décembre 2017

Collection : Catalogues d'exposition

ISBN électronique : 9782917902721

<http://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

ISBN : 9782917902011

Nombre de pages : 104

Référence électronique

AGHION, Irène (dir.) ; AVISSEAU-BROUSTET, Mathilde (dir.) ; et SCHNAPP, Alain (dir.). *Histoires d'archéologie. De l'objet à l'étude*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2009 (généré le 18 décembre 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/inha/2743>>. ISBN : 9782917902721. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.inha.2743>.

Ce document a été généré automatiquement le 18 décembre 2020.

© Publications de l'Institut national d'histoire de l'art, 2009

Conditions d'utilisation :

<http://www.openedition.org/6540>

Le projet *Archives de l'Archéologie Européenne* (AREA) s'est attaché depuis sa fondation en 1999, à retracer les étapes de la constitution de l'archéologie en Europe et à inventorier les fonds d'archives qui s'y rapportent. L'exposition *Histoires d'archéologie. De l'objet à l'étude*, en parallèle au bilan du dernier des projets AREA (2006-2008), s'est attachée à montrer quelques exemples des chemins qui ont mené les antiquaires à jeter les bases de l'archéologie au sens moderne du terme. L'exposition se déroula du 15 janvier au 12 avril 2009. Les commissaires étaient Irène Aghion, Mathilde Avisseau-Broustet et Dominique Morelon.

SOMMAIRE

Préambule

Antoinette Le Normand-Romain

AREA. Présentation du projet

Naissance des savoirs antiquaires

Alain Schnapp

Un lieu et une tradition

Figures de l'antiquaire

Le conflit entre iconographie et topographie

Les collections de l'INHA et du Cabinet des médailles

L'archéologie à la bibliothèque de l'INHA

Dominique Morelon

La bibliothèque aujourd'hui

La bibliothèque numérique

Le Cabinet des médailles et antiques

Irène Aghion

Les gardes du Cabinet

L'Antiquité dans les collections

Trouvailles fortuites, fouilles programmées

Plats d'argent dits « bouclier de Scipion » et « bouclier d'Hannibal »

Irène Aghion et Arianna Esposito

Le recueil de dessins de Richard Phelps

Irène Aghion

Trouvailles fortuites, fouilles programmées : l'exemple de Naix-aux-Forges

Mathilde Avisseau-Broustet

Des découvertes fortuites

Le trésor de bijoux

Le début des fouilles programmées

Les enrichissements du Cabinet des médailles : achat de collections, saisies révolutionnaires

La Collection de Nicolas-Joseph Foucault (1643-1721) et de Nicolas Mahudel (1673-1747)

Mathilde Avisseau-Broustet

La collection

Nicolas-Joseph Foucault

Antoine Galland

Le Musée révolutionnaire

Irène Aghion

Fantaisies d'antiquaires

Il était une fois un chat... ou les antiquaires et le genre félin

Irène Aghion et Alain Schnapp

Catalogue des œuvres

Trouvailles fortuites, fouilles programmées

Les enrichissements du Cabinet des médailles : achat de collections, saisies révolutionnaires.

Préambule

Antoinette Le Normand-Romain

À la mémoire d'Antoine Schnapper (1933-2004), qui nous a révélé les liens qui unissent le collectionneur et l'antiquaire.

- 1 Pourquoi l'archéologie à l'Institut national d'histoire de l'art ? Une première raison est que Jacques Doucet, le grand mécène à qui nous devons la Bibliothèque d'art et d'archéologie, voyait dans les deux disciplines les deux branches d'un même savoir. Même si les méthodes de l'histoire de l'art et de l'archéologie ont divergé au fil du temps, il est clair que la bibliothèque a toujours été et demeure un instrument indispensable à leur développement. En parcourant les étapes de la redécouverte de l'Antiquité, depuis l'âge de raison jusqu'au XIX^e siècle, la présente exposition entend guider le visiteur dans les arcanes méconnues de la science antiquaire qui a précédé l'histoire de l'art et l'archéologie au sens moderne du terme. La seconde raison de cette entreprise est que le site Richelieu, qui accueille aujourd'hui la Bibliothèque d'art et d'archéologie, abrite les incomparables richesses des départements spécialisés de la Bibliothèque nationale de France, dont celui des Monnaies, médailles et antiques est l'un des plus remarquables. Et c'est grâce à la générosité de la Bibliothèque nationale de France – dont je tiens à remercier chaleureusement ici le président, Monsieur Bruno Racine, et les conservateurs engagés dans ce projet – que nous pouvons présenter au visiteur non seulement des livres et des documents d'archives qui illustrent le développement de la science antiquaire en France, mais aussi d'admirables objets collectés par des générations d'érudits et de savants qui jetèrent les bases de l'archéologie moderne. L'exposition est ainsi un témoignage des liens qui unissent la vénérable institution de la rue de Richelieu et le jeune Institut national d'histoire de l'art. Gageons qu'elle aurait suscité l'enthousiasme de Jacques Doucet.

AUTEUR

ANTOINETTE LE NORMAND-ROMAIN

Directeur général de l'INHA

AREA. Présentation du projet

Naissance des savoirs antiquaires

Alain Schnapp

- 1 L'antiquaire aujourd'hui, dans le langage courant, est un marchand d'objets anciens, un connaisseur qui offre au public des œuvres qu'il est capable d'identifier et d'attribuer à une période ou un courant artistique. Pourtant, l'antiquaire, au sens latin du terme, a été bien plus que cela : un collectionneur d'antiquités, un personnage qui se soucie de toutes les traces du passé et qui s'emploie à les interpréter. Pendant des siècles et même des millénaires, si l'on considère comme il se doit les civilisations du Proche et de l'Extrême-Orient, il a été, bien avant l'historien, un médiateur entre le passé et la société.
- 2 Le projet Archives de l'Archéologie Européenne (AREA) s'est attaché depuis sa fondation, en 1999, à retracer les étapes de la constitution de l'archéologie en Europe et à inventorier les fonds d'archives qui s'y rapportent. La présente exposition, qui se tient en parallèle avec le bilan du dernier des projets AREA (2006-2008)¹, s'attache à montrer quelques exemples des chemins qui ont mené les antiquaires à jeter les bases de l'archéologie au sens moderne du terme. Il n'est pas indifférent qu'elle soit présentée dans la galerie Colbert.

Un lieu et une tradition

- 3 Grâce à la détermination de Michel Laclotte, la galerie Colbert est devenue un lieu d'études, de rencontres et d'échanges ouvert à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art, un monument qui s'inscrit dans la vie intellectuelle de la cité. La galerie Colbert offre désormais un cadre confortable à la recherche et à l'enseignement d'une discipline qui, sans se séparer de l'histoire, a su trouver son autonomie. La chance a voulu que cette rénovation profite d'un lieu qui avait sa propre tradition. Bâti en 1634, l'hôtel Baudru est devenu l'hôtel Colbert, résidence du célèbre ministre, puis immeuble de rapport, écurie du duc d'Orléans avant d'être transformé en galerie en 1826 et d'être acquis par la Bibliothèque nationale en 1975. L'immeuble a connu des vicissitudes, mais il a été lié dans sa longue histoire à celle des collections royales et nationales, qu'il s'agisse de livres ou d'objets rares. En réunissant, dans une exposition consacrée à la naissance des savoirs antiquaires, des objets, des archives et des livres provenant des

collections du Cabinet des médailles et antiques (aujourd'hui département des Monnaies, médailles et antiques) et de la bibliothèque fondée par Jacques Doucet, il nous semble rendre un hommage dû au *genius loci*. La galerie Colbert est en effet au cœur d'un quartier qui depuis le XVII^e siècle a été la résidence de grands collectionneurs et d'érudits qui trouvaient auprès de la Bibliothèque royale un cadre propice à leur curiosité et à leur sociabilité.

Figures de l'antiquaire

- 4 La collection au XVII^e siècle à Paris, comme l'a montré Antoine Schnapper², n'est pas que l'expression d'une curiosité parfois gloutonne pour ce qui est rare, ancien et précieux. Elle est une manifestation privée d'une passion, d'une volonté de connaissance qui est aussi une aventure publique au travers des salles de vente, de l'édition de catalogues, de l'apparition d'une littérature savante inconcevable sans l'existence des collectionneurs, des dessinateurs et des érudits. Cet engouement, à son tour, facilite le développement des collections royales et l'émergence d'une éthique antiquaire qui favorise l'accès du public aux objets et aux monuments. L'histoire des collections est donc inséparable de la naissance d'une culture savante qui s'applique à attribuer les objets à des classes bien définies, à établir leur lieu et leur date de fabrication. Le Cabinet des médailles et antiques a été le creuset en France de l'avènement d'un nouveau type de savoir qui tente de discipliner le passé. Les antiquaires de la Renaissance avaient jeté un pont entre la tradition écrite de l'Antiquité, l'observation des monuments, la récolte des monnaies anciennes et des inscriptions. Ils avaient compris que la description attentive du paysage constituait une étape décisive en vue d'une exploration du passé qui ne pouvait se limiter à la seule tradition textuelle. Les antiquaires de l'âge de raison, et tout particulièrement Nicolas Fabri de Peiresc (1580-1637), voyaient dans la collection d'objets antiques un outil destiné à mieux décrire, mesurer et analyser les vestiges du passé. Distinguer les objets produits par la nature de ceux conçus par les hommes, être aussi attentif que possible au lieu et aux conditions de leurs découvertes sont pour lui des précautions indispensables à l'exercice même de la curiosité antiquaire. Entendue ainsi, la collection n'est pas une fin mais un moyen, un outil au service de l'exploration du passé.
- 5 La curiosité pour le passé et la passion de la collection peuvent prendre des formes bien diverses. Certains antiquaires ne s'intéressent qu'à leur ville et à leur région, d'autres développent une curiosité plus générale pour certaines classes d'objets, monnaies, inscriptions, statues, parfois même vases ou outils. D'autres enfin, comme Peiresc, sont mus par une curiosité universelle. La pratique antiquaire des XVII^e et XVIII^e siècles se caractérise par une extrême diversité d'approche et de pratiques. La plupart des collectionneurs d'antiquités romaines et grecques ont recours à des marchands très nombreux à Rome et dans les grandes villes italiennes. Il s'agit souvent d'aristocrates ou de nobles de robe qui, durant leur « grand tour », jettent les prémises des collections qui orneront leurs demeures à la fin de leurs voyages. D'autres, d'origine sociale plus humble, médecins, membres du clergé ou simples bourgeois, se contentent de recueillir avec détermination les antiquités qui surgissent sur leurs terres ou celles de leurs voisins. Cela les conduit parfois à commencer de véritables fouilles : la plus ancienne documentation qui nous soit parvenue est le relevé d'une tombe gallo-romaine qui décrit la fouille entreprise par un certain Gilles de Busleyden³ dans ses

terres près de Bruxelles. L'originalité de ce type d'antiquaire est de porter un intérêt qui ne se limite pas aux objets eux-mêmes. L'excitation de la découverte, leur désir de comprendre la relation entre les objets et le sol qui les recèle les rendent attentifs à ce qui paraît secondaire à de plus riches et de plus ambitieux collectionneurs. Busleyden, comme son contemporain Nicolas Marshalk⁴ dans la lointaine Thuringe, s'emploie à décrire avec précision le lieu de la découverte, la position des objets dans les couches qui l'entourent. Ils ne sont certes pas les premiers à pratiquer des fouilles, ils sont cependant les seuls à considérer le sol non comme le réceptacle d'un trésor, mais comme un gisement dont l'observation peut contribuer à une meilleure connaissance de l'objet ou du monument. La nature du terrain, la présence éventuelle de couches que l'on peut distinguer les unes des autres constituent des éléments d'information précieux. On rencontre cette approche, qu'on peut qualifier de « pré-stratigraphique », chez nombre d'érudits du XVI^e siècle, comme Flaminio Vacca⁵ en Italie ou le célèbre Basile Amerbach, qui organise pour le compte de la ville de Bâle l'exploration de la cité romaine d'Augst⁶. Le XVI^e siècle constitue indéniablement un moment décisif pour l'émergence de cette catégorie d'antiquaires qu'on peut qualifier d'« hommes de terrain ». Ils mènent des fouilles qui leur permettent de recueillir des données autrement inaccessibles et ils entreprennent parfois de théoriser leurs observations.

- 6 En Grande-Bretagne, en Allemagne, en Pologne et en Scandinavie, ces antiquaires sont plus nombreux qu'ailleurs. Sans doute parce que les antiquités qu'ils découvrent sont plus surprenantes et bien plus difficiles à interpréter que celles dont disposent leurs collègues d'Italie et des pays romanisés. Dans le nord de l'Allemagne et au-delà, les inscriptions latines, les statues des dieux olympiens, les monnaies romaines sont rares ou inexistantes. La conquête du passé ne procède pas du développement de grands systèmes d'interprétation historique. Elle dépend souvent d'observations minutieuses, de techniques de dégagement attentives, d'une volonté têtue de faire parler les choses et les monuments. Peiresc exigeait de ses correspondants une attention aussi vive à la matière qu'au style, à la nature du monument qu'à son environnement. Son contemporain danois Ole Worm a jeté les bases d'une typologie des antiquités de la Scandinavie en appliquant les mêmes règles et les mêmes stratégies non plus à des sites ou des monuments exceptionnels qui lui étaient signalés par ses correspondants, mais à une cartographie de l'ensemble des sites archéologiques du Danemark et de la Norvège⁷. On le voit, la découverte du passé, la mise au point de protocoles d'observation et l'excavation du sol constituent une vaste aventure internationale qui ne se développe pas selon une ligne régulière et ascendante, mais au détour de trajets sinueux, d'observations novatrices, parfois même grâce à la redécouverte des pages d'un manuscrit oublié. Le cas le plus fameux est sans doute celui de l'antiquaire britannique John Aubrey dont le manuscrit (*Monumenta Britannica*) constitue le manifeste le plus raisonné et le mieux illustré d'une méthode qu'il qualifie lui-même d'« algébrique », pour explorer le passé le plus lointain, si lointain « qu'aucun texte ne le peut atteindre⁸ ».

Le conflit entre iconographie et topographie

- 7 Une chose malgré tout est évidente dans la seconde moitié du XVII^e siècle : la recherche du passé se fait partout en Europe plus systématique et plus savante. Elle a débordé les limites de l'Italie, de la France, de l'Espagne et du sud de l'Allemagne pour s'imposer

jusqu'en Écosse, en Norvège et en Moscovie. Elle s'est ouverte à tous les types d'antiquités, elle s'intéresse autant aux objets qu'au sol, elle n'hésite pas à s'interroger sur des monuments qui n'ont pas leur place dans la tradition écrite, comme les « pierres de foudre » ou les mégalithes. Ce qui manque donc, c'est une synthèse, un ouvrage qui présente l'Antiquité comme un tout facilement accessible à qui veut rassembler le passé en un ensemble intelligible. À Rome déjà, Cassiano dal Pozzo (1588-1657)⁹ avait eu l'idée de fonder un « *museo cartaceo* », un musée de papier qui puisse procurer au monde savant une image raisonnée des curiosités tant naturelles que culturelles contenues dans les grandes collections savantes. Dal Pozzo était fidèle à l'idéal universel de la Renaissance, en tentant de produire une sorte d'encyclopédie illustrée, mais, comme celle de Peiresc, son œuvre était restée non publiée. Conscient des difficultés rencontrées par ses brillants prédécesseurs, Bernard de Montfaucon (1655-1741)¹⁰, un bénédictin de la fameuse congrégation de Saint-Maur, s'attaque à un projet plus restreint mais tout aussi ambitieux. *L'Antiquité expliquée* (fig. 1) se veut un manuel illustré de tout l'héritage de l'Antiquité, qui présente en un corpus systématique toutes les classes de monuments ou d'objets antiques disponibles dans les collections savantes ou observables sur les sites des habitats anciens. Certes, pour Montfaucon, l'Antiquité est d'abord grecque et romaine mais, au fil de son enquête, il n'hésite pas à faire place aux antiquités du Nord. Montfaucon n'est pas un homme de terrain, il n'observe pas directement le sol et ne s'engage pas dans des excavations, mais il collectionne avec détermination tous les témoignages et les dessins qui lui sont fournis par ses contemporains. Il tisse ainsi, à travers la France et l'Europe, un vaste réseau d'informations et d'échanges qui lui permet de réunir une documentation exceptionnelle qu'il se donne les moyens de publier, grâce au soutien sans faille de l'ordre bénédictin. Montfaucon ne cherche pas à être original ou ingénieux, il s'emploie à mettre de l'ordre dans le fouillis des connaissances, à répondre à des attentes documentaires susceptibles de donner aux antiquaires des moyens de comparaison et d'identification des monuments et des objets. *L'Antiquité expliquée* fut un véritable succès de librairie car elle offrait à la communauté savante un outil jusque-là inédit qui permettait de disposer, pour chacune des grandes classes d'objets anciens, d'exemples types tout autant que des citations des auteurs anciens qui s'y référaient. L'œuvre de Montfaucon est cependant contradictoire : elle offre un système, mais elle néglige les composantes. Le savant bénédictin n'a pu observer directement les objets qu'il publie, il dépend de ses correspondants pour la description matérielle et les contextes, il n'est pas en mesure de vérifier la qualité des dessins et des gravures qui lui sont communiqués.

1. Pl. CLXVII : coupe des Ptolémées, du Trésor de Saint-Denis Bernard de Montfaucon
Publiée dans *Antiquité expliquée*, t. I, 2^e partie, 1719.

Bibliothèque de l'INHA.

- 8 Face aux découvertes toujours plus nombreuses, aux fouilles qu'entreprennent dans toute l'Europe des esprits curieux et aux grands dégagements comme ceux du Palatin ou des cités enterrées du Vésuve, un besoin de précision et d'attention systématique se fait jour. Montfaucon ne pouvait rendre compte des conditions de découverte, il ne s'intéressait guère à la nature des gisements archéologiques. Des hommes comme Francesco Bianchini à Rome, William Stukeley en Grande-Bretagne, Andreas Albert Rhode en Allemagne, Olof Rudbeck en Suède suivent une autre voie qui donne plus de place à l'exploration du sol, à la description minutieuse des paysages et des sites, à la publication d'ensembles cohérents de provenance bien attestée, bref à la topographie plus qu'à la typologie, le classement des séries par affinité qui dicte son plan à Montfaucon. La science antiquaire est ainsi traversée par des courants contradictoires qui aboutissent à des découvertes bien différentes. Quand les uns classent systématiquement les œuvres en grandes séries illustrées, d'autres tentent d'établir des chronologies qui s'appuient sur les contextes de découverte, sur les faciès locaux ou régionaux, sur la distribution des monuments dans l'espace.
- 9 Le Cabinet des médailles et antiques est ainsi un observatoire privilégié pour comprendre l'évolution des pratiques antiquaires en France et en Europe. Il nous permet de voir comment les trouvailles fortuites, mais aussi parfois les fouilles systématiques modifient la conception même du savoir archéologique. Le dépassement progressif de l'idée de « musée de papier », au sens que Montfaucon donne à son œuvre, est la conséquence de cette évolution qui cherche à dépasser la contradiction entre le savoir typologique et le savoir topographique. Le projet du comte de Caylus (1692-1765)¹¹, l'un des plus actifs promoteurs de l'expansion des collections du Cabinet

des antiques, relève de ce mouvement des idées et de ce changement du goût. L'image et le dessin ne sont plus des fins mais des moyens. Ils doivent ressortir d'une observation scrupuleuse et d'une relation directe entre l'antiquaire et l'objet : en bref, d'une autopsie qui garantit la vérité et la précision de la publication. Le *Recueil* (fig. 2 et 3) de Caylus prend le contre-pied de *L'Antiquité expliquée* de Montfaucon. Caylus veut construire la science du passé sur un appareil précis qui s'inspire de la physique, du laboratoire, de l'expérience. Montfaucon partait de l'image, Caylus part du monument qui doit être appréhendé comme une réalité matérielle, qui doit être mesuré et pesé. Certes, Caylus n'est pas plus un homme de terrain que son prédécesseur, mais il mobilise directement ces observateurs privilégiés du paysage que sont les intendants et les ingénieurs du roi. Ceux-ci, du fait de leurs fonctions ou de leur métier, sont amenés à organiser, à contrôler et à observer les excavations provoquées par la construction des routes et des fortifications. En Italie, les dégagements d'Herculanum puis de Pompéi démontrent que l'Antiquité est un vaste territoire qu'il est possible d'explorer et de ramener à la lumière au prix d'explorations systématiques, de relevés, de procédures de conservation et de restauration. En France, sur des sites moins spectaculaires mais à l'échelle du royaume, les antiquaires à la suite de Caylus se font les porteurs d'une nouvelle stratégie d'observation qui fait du contexte des trouvailles et de leur description systématique le cœur du travail antiquaire.

2. Comte de Caylus, *Recueil d'Antiquités...*, t. I, 1752, page de titre avec image d'un cabinet d'amateur.

Bibliothèque de l'INHA.

3. Pl. CXVII : château médiéval de Gravelle, dans la Somme, considéré au XVIII^e siècle comme une construction de Jules César
 Publiée dans Comte de Caylus, *Recueil d'Antiquités...*, t. IV, 1761.

Bibliothèque de l'INHA.

- 10 Le vaste mouvement de description, de prospection et d'excavation du sol qui se développe à la fin du XVIII^e siècle est le prélude d'une nouvelle discipline, née des savoirs antiques, mais qui s'émancipe de la tradition textuelle ou iconographique pour analyser les objets comme des ensembles matériels qu'il importe de prendre en charge globalement¹². Les documents et les objets présentés dans le cadre de cette exposition entendent rendre compte de cette longue et difficile aventure qui débouche sur la fondation d'une discipline autonome : l'archéologie, qui se distingue de la science antique en ce qu'elle considère les objets non comme des reliques, mais comme des témoignages du passé qu'il faut traiter dans leur contexte stratigraphique, typologique et technique. Bref, elle contribue à transformer la conquête du passé en un savoir universel.

NOTES

1. Pour une vue d'ensemble du projet AREA voir : *Les Nouvelles de l'archéologie*, « Archives de l'archéologie européenne (AREA) », n° 110, nov. 2007, et Nathan Schlanger et Jarl Nordbladh éd., *Archives, Ancestors, practices, Archaeology in the light of its history*, New York-Oxford, 2008. Voir aussi <http://www.area-archives.org/data.html>.

2. Antoine Schnapper, *Le Géant, la Licorne et la Tulipe*, Paris, Flammarion, 1988.
3. Ce dossier est publié par Marie-Madeleine Fontaine dans son édition des *Anciennes pompes funéraires* de Jean Lemaire de Belges, Paris, Société des textes français modernes, 2002.
4. Sur tout ceci voir Alain Schnapp, *La Conquête du passé : aux origines de l'archéologie*, Paris, Carré, 1993, p. 142.
5. *Ibid.* p. 201.
6. Voir le manuscrit de Basile Amerbach conservé à la Bibliothèque universitaire de Bâle (O, IV, 11), et Karl Stehlin, *Bibliographie von Augusta Raurica und Basilia. Baseler Zeitschrift für Geschichte und Altertumskunde*, X, Bâle, 1911, p. 38-46.
7. Alain Schnapp, *La Conquête du passé: aux origines de l'archéologie*, Paris, Carré, 1993, p. 160-167.
8. John Aubrey, *Monumenta Britannica*, Milton Port, R. Legg et J. Fowles éd., 1980-1982.
9. Ingo Herklotz, *Cassiano dal Pozzo und die Archäologie des XVIIten Jahrhundert*, Munich, 1999.
10. Elena Vaiani, *L'Antiquité expliquée di Bernard de Montfaucon : metodi e strumenti dell'antiquaria settecentesca*, dans *Dell'antiquaria e dei suoi metodi*, Pise, Scuola normale superiore, 1998, p. 155-175.
11. Voir Irène Aghion, dir., *Caylus mécène du roi : collectionner les antiquités au XVIII^e siècle*, Paris, INHA, 2002.
12. Voir maintenant le livre de Pierre Pinon : *Pierre Adrien Pâris (1745-1819), architecte, et les monuments antiques de Rome et de la Campanie*, Rome, École française de Rome, 2007.

Les collections de l'INHA et du Cabinet des médailles

L'archéologie à la bibliothèque de l'INHA

Dominique Morelon

- 1 Pour réaliser sa mission de développement de l'activité scientifique, l'Institut national d'histoire de l'art disposera à terme des fonds de trois bibliothèques : la Bibliothèque d'art et d'archéologie, la Bibliothèque centrale des musées nationaux et les collections imprimées de la Bibliothèque de l'École nationale des beaux-arts. Les collections de livres, mais aussi de périodiques, d'estampes, d'archives, de manuscrits, de dessins, de photographies sont destinées à être installées dans l'ancienne salle des Imprimés de la Bibliothèque nationale et dans les magasins adjacents où elles pourront se déployer.
- 2 La première à avoir rejoint l'Institut est la Bibliothèque d'art et d'archéologie, fondée au début du ^{XX}^e siècle par le collectionneur et mécène Jacques Doucet, qui en fit la donation à l'Université de Paris en 1918. La BAA, ou plus simplement Doucet, comme la nommaient affectueusement ses lecteurs, est tournée quasiment depuis son origine vers l'archéologie autant que vers l'histoire de l'art. Au fil des années, elle a engrangé à l'usage des chercheurs et des étudiants de cette discipline une foule de documents divers dont on trouvera un aperçu dans ces lignes.

Le projet de Jacques Doucet

- 3 Sans doute n'est-il pas inutile de commencer par présenter l'incroyable entreprise de Jacques Doucet (1853-1929) (fig. 1), grand couturier sans formation universitaire qui, en moins de dix ans, fit de sa bibliothèque, d'abord simple outil de travail personnel, un lieu de ressources pour l'histoire de l'art et l'archéologie réputé dans le monde entier. Rien ne le prédisposait, au départ, à constituer un tel ensemble, sinon la volonté de documenter son extraordinaire collection d'œuvres d'art du ^{XVIII}^e siècle. Mais il appliqua bientôt à la bibliothèque elle-même la passion, le discernement, la volonté et les moyens qui avaient présidé au rassemblement de sa collection. Cette ressource, sans équivalent dans le Paris de l'époque, fut bientôt connue, d'autant plus que Doucet acceptait volontiers, semble-t-il, de l'ouvrir aux chercheurs et aux amateurs. En 1908, il

décida, pour mieux répondre à cette demande, de créer une véritable bibliothèque de recherche et il recruta un bibliothécaire, le critique d'art René-Jean (1879-1951)¹.

1. Portrait de Jacques Doucet par Paul Berger.

Bibliothèque de l'INHA, Collections Jacques Doucet Fonds Jacques Doucet, carton 3, 2.

- 4 Le besoin de documentation en archéologie n'était pas moins criant qu'en histoire de l'art, bien que cette discipline connût alors un brillant essor. Tout de suite s'affirma donc la nécessité de constituer un fonds dans ce domaine mal représenté dans la bibliothèque personnelle de Doucet. René-Jean pouvait compter sur l'aide de son vieil ami Paul Perdrizet (1870-1938), professeur d'archéologie et de littérature grecques à Nancy. Les demandes de conseils aux spécialistes étaient une pratique courante de la bibliothèque. Ces derniers s'exécutaient d'ailleurs d'autant plus volontiers qu'ils y trouvaient le meilleur accueil non seulement pour eux-mêmes et leurs élèves, mais aussi, nous le verrons, pour nombre de leurs projets.

La collaboration de Perdrizet

- 5 Dans un premier temps, Perdrizet proposa d'aider à l'acquisition de la bibliothèque d'Adolf Michaelis, professeur titulaire de la chaire d'archéologie à Strasbourg. Puis, la tentative ayant tourné court, il fut chargé de constituer le « catalogue des livres les plus nécessaires concernant l'histoire de l'art et l'archéologie dans l'Antiquité ». Il définit sa méthode dans une lettre à René-Jean : « La base en serait naturellement l'ouvrage de Mau², mais un Mau débarrassé des vieilleries encombrantes, des livres de pure philologie ou histoire ancienne, des tirages à part qui font double emploi, et des ouvrages loufoques (il y en a beaucoup en archéologie) dont une bibliothèque bien organisée doit priver ses lecteurs. Car je crois qu'une bibliothèque peut être mauvaise

non seulement par ses lacunes, mais par ce qu'elle contient. [...] J'ajouterai à Mau, qui date d'une dizaine d'années, et qui est fort incomplet pour ce qui concerne la Grèce, et particulièrement la Grèce mycénienne, tout ce que j'ai accumulé par devers moi d'indications bibliographiques utiles. Les catalogues des bouquinistes, les bibliographies annuelles du *Jahrbuch des Kaiserlich Deutschen Archäologischen Instituts* et de la *Revue des études grecques* me seront d'un grand secours. Autant que possible j'aurai vu les livres dont je vous recommanderai l'achat³ ».

- 6 Perdrizet encouragea la Bibliothèque à acquérir des ouvrages rares ou chers avec l'idée qu'elle se devait d'avoir les titres introuvables ailleurs⁴ (fig. 2, 3, 4 et 5). Il possédait une conscience, rare pour l'époque, de l'intérêt documentaire des ouvrages anciens. Ce sont eux qui constituaient, pour lui, l'intérêt principal de la bibliothèque Michaelis : « Et si l'on vous dit que des livres publiés aux XVI^e, XVII^e siècles sur les antiquités et les statues anciennes sont aujourd'hui sans valeur, on se trompe lourdement. Évidemment, le moindre étudiant archéologue d'aujourd'hui est plus fort que les antiquaires du XVI^e et du XVII^e siècles, mais les livres de ceux-ci gardent encore et garderont toujours une valeur comme témoignage historique des variations du goût, comme documents pour l'histoire de l'histoire de l'art, et comme source de renseignements concernant la provenance des monuments, les circonstances des découvertes⁵ ». Doucet n'était pas, dans un premier temps, favorable à cette idée⁶. Les nombreux livres anciens acquis alors par la BAA dans le domaine de l'archéologie montrent que René-Jean et Perdrizet parvinrent à le convaincre.

2. Pl. XXXVII « *Mausolei ab Augusto... extructi...* »

Publiée dans Antoine Lafréry, *Speculum Romanae magnificentiae-Romae*, 1546-1590.

Bibliothèque de l'INHA, collections Jacques Doucet NUM Fol EST 175.

3. Pl. IV « L'Amphithéâtre de Bourdeaux »
 Publiée dans Élie Vinet, *L'Antiquité de Bourdeaux, et de Bourg*, 1574.

Bibliothèque de l'INHA, collections Jacques Doucet NUM 8 Res 304.

4. « Vue du monument appelé vulgairement à Athènes l'Arc de Thésée »
 Publiée dans David Le Roy, *Les ruines des plus beaux monuments de la Grèce considérées du côté de l'histoire et du côté de l'architecture*, Paris, Musier fils, 1770.

Bibliothèque de l'INHA, collections Jacques Doucet, NUM Fol Res 634.

5. Pl. I : Chasse du sanglier de Calydon

Publiée dans Pierre d'Hancarville et François-Anne David, *Antiquités étrusques, grecques et romaines*, t. I, Paris, L'auteur, F.A. David, 1787.

Bibliothèque de l'INHA, collections Jacques Doucet, NUM 4 AE 415 (1).

- 7 Mais, de façon générale, il était hostile à l'idée d'acheter des bibliothèques toutes constituées. Comme le note son biographe François Chapon⁷, « [la formule] ne répondait pas à sa volonté d'organisation ni à l'observation d'une recherche vivante, dont les exigences dessineraient le contour même de l'ensemble⁸ ». L'achat, en 1912, de la bibliothèque d'archéologie gallo-romaine formée par Émile Espérandieu et, en 1913, celui de l'ancienne bibliothèque de Kekule von Stradonitz⁹ sur le marché allemand représentent des exceptions. La première avait d'ailleurs l'avantage de comporter, outre les imprimés, de nombreux papiers scientifiques provenant non seulement d'Espérandieu lui-même, mais aussi d'Auguste Allmer¹⁰ et de Robert Mowat. De la seconde, la Bibliothèque d'art et d'archéologie ne garda que les brochures et tirés à part qui lui paraissaient nécessaires¹¹, envoyant le reste, notamment tout ce qui concernait la philologie, à diverses institutions.

- 8 La collaboration de Perdrizet fut particulièrement importante et elle fut d'ailleurs rémunérée¹². Mais de nombreux autres spécialistes intervinrent dans la constitution du fonds d'archéologie. Perdrizet en cite certains dans une de ses lettres à René-Jean, exprimant la conscience d'une solidarité intellectuelle basée sur la compétence : « Nous, qui avons plus ou moins travaillé pour lui, de Chavannes¹³ jusqu'à Millet¹⁴, de Foucher¹⁵ à Goloubeff¹⁶, de Tafrali¹⁷ à vous ou à moi, nous connaissons les livres parce que nous connaissons les pays et les monuments, nous savons lire parce que nous avons vu¹⁸. » On peut y ajouter Salomon Reinach, Maurice Prou pour l'époque mérovingienne, Fernand Mazerolle pour la numismatique, Arnold van Gennep pour l'art primitif, François Thureau-Dangin pour le Proche-Orient¹⁹...

Les photographies

- 9 Les livres anciens ou modernes n'étaient pas les seuls documents que la bibliothèque pouvait offrir aux archéologues. Dès l'origine, Jacques Doucet avait décidé d'y adjoindre des photographies. Un bibliothécaire passionné d'architecture médiévale, Louis-Eugène Lefèvre (1864-1926), fut chargé en 1909 d'organiser la photothèque. Jérôme Delatour, aujourd'hui responsable de ces collections à la bibliothèque de l'INHA, note que les principes d'acquisition étaient des plus pragmatiques : achats massifs de reproductions aux grands éditeurs photographiques et comblement des lacunes par des prises de vues systématiques effectuées dans les musées français et, ponctuellement, à l'étranger. Doucet lui-même s'ingénia, au cours de ses voyages en Méditerranée, à chercher des photographies pour la bibliothèque.
- 10 Les correspondances étudiées par Élodie Bertrand montrent bien la méthode employée en complément : « La bibliothèque s'adressa aussi à des institutions pour qu'elles la fassent bénéficier de leurs propres contacts ou qu'elles mettent à sa disposition leurs fonds photographiques. Ainsi elle obtint des photographies de l'Indian Office et de l'Archaeological Survey²⁰ ». Elle entra aussi en contact avec le Service archéologique des Indes orientales néerlandaises pour récupérer des photographies de Java²¹, avec le musée d'antiquités de Leyde²² ou encore la direction des Antiquités et Arts de Tunisie²³. Dans cette tâche, elle sollicita au besoin ses partenaires, comme l'École française d'Athènes, qui fut chargée de se renseigner auprès de l'Institut allemand d'Athènes²⁴ sur les séries dont il disposait. Elle récupéra par ailleurs les clichés que Pottier avait fait réaliser pour illustrer le Catalogue des vases antiques de terre cuite du Louvre dont il avait entrepris la publication à partir de 1896²⁵. Elle chercha aussi à obtenir des dépôts de clichés, en offrant toutes les garanties au dépositaire, puisque chaque tirage était subordonné à l'obtention de son accord préalable. C'est ainsi qu'elle parvint à réunir un ensemble exceptionnel pour l'Extrême-Orient, comprenant à la fois les clichés réalisés par Pelliot en Chine²⁶, ceux de Goloubew en Inde²⁷ et ceux pris à Angkor²⁸.
- 11 Elle accorda aussi des subventions à divers organismes tels l'École française d'Athènes ou l'École française d'Extrême-Orient²⁹, pour qu'ils réalisent des campagnes de prises de vues. Elle procéda de la même manière avec les particuliers. Elle chargea ainsi le père Antonin Jaussen de réaliser des photographies en Arabie³⁰ et finança l'expédition de Marcel Cohen³¹ en Abyssinie³².

Les conditions de travail et l'aide aux publications

- 12 L'organisation de la bibliothèque en sections thématiques, l'accès libre aux documents étaient très appréciés, comme en témoigne un article du journal *La Liberté* en 1912 : « Chacune des vingt-quatre pièces où sont rangés les livres, les recueils et les albums est pourvue d'une table de façon que [le lecteur] ait à portée de sa main tous les instruments de travail qui lui sont nécessaires et qu'il soit aussi à son aise, aussi libre que s'il était dans son propre cabinet : il se sert lui-même, il peut consulter autant d'ouvrages qu'il le veut et aussi longtemps qu'il le faut, et dans des conditions de commodité particulières, car chacune de ces vingt-quatre pièces forme, en quelque sorte, une section à part. Chaque salle est affectée à une catégorie particulière :

égyptologie, assyriologie, art de l'Asie centrale et des Indes, art de l'Extrême-Orient et plus spécialement de la Chine et du Japon, art et archéologie classiques... »

- 13 Lieu de documentation, lieu de conservation pour des sources de très grand intérêt, la bibliothèque était aussi un lieu de publication qui avait mis en chantier des outils de travail destinés à faciliter la recherche, comme le *Répertoire d'art et d'archéologie*, bibliographie courante qui commença à paraître en 1910, et divers ouvrages scientifiques. En archéologie, seul le catalogue *Bronzes de la collection du Dr Fouquet*, par Perdrizet, eut le temps de paraître avant la guerre. Cinq autres titres étaient prévus : *Les Antiquités de Léontopolis*, *Les Terres cuites de l'Égypte gréco-romaine*, *Les Graffites grecs du Memnonion d'Abydos*, *Le Sanctuaire d'Aléa Athéna à Tégée au IV^e siècle* et *Les Étrangers à Memphis, d'après les terres cuites archaïques*, ainsi que, en collaboration avec l'École française d'Athènes, des ouvrages sur les fouilles de Thasos³³.

La bibliothèque aujourd'hui

Les collections courantes

- 14 Le rattachement à l'Université eut pour conséquence un manque criant de personnel et de moyens, malgré l'aide de généreux mécènes, spécialement dans les années 1930. Les acquisitions reposèrent en grande partie sur les dons et les échanges, et sur le dépôt légal, dont un exemplaire était systématiquement attribué à la Bibliothèque depuis 1925 pour tous les ouvrages concernant l'art. Ce n'est que depuis 1979, comme bibliothèque interuniversitaire, puis 1981, comme CADIST (Centre d'acquisition et de diffusion pour l'information scientifique et technique), que celle-ci reçoit des crédits d'acquisition convenables. À partir de 1999, l'effort financier consenti dans le cadre de la création de l'INHA a permis de remettre à niveau les collections.
- 15 La Bibliothèque peut donc présenter aujourd'hui une offre documentaire de qualité³⁴ sur les arts dans le monde antique occidental classique, l'Europe du Nord et de l'Est, et le monde méditerranéen, en incluant l'Afrique du Nord : plus de 58 000 volumes, en toutes langues, dont 432 périodiques complétés par 27 périodiques électroniques. Dans le domaine plus spécifiquement archéologique, les études générales, les grands corpus et les publications de fouilles ont fait l'objet de plans d'acquisitions concertés avec la Bibliothèque centrale des musées nationaux, de façon à combler les lacunes des années 1930-1980. La Bibliothèque est également attachée à suivre les collections éditoriales de congrès et de mélanges. En outre, des dons de bibliothèques de chercheurs spécialistes, ces dix dernières années, tels ceux de Paul-Marie Duval pour la Gaule romaine, Gustave Vuillemot pour les antiquités algériennes, Ernest Will pour le Proche-Orient, et Noël Duval pour la Gaule, l'Afrique du Nord, les Balkans et l'Espagne, ont fortement enrichi les collections sur l'antiquité du monde méditerranéen, en particulier dans le domaine, difficile à acquérir, de la littérature grise. Deux bibliographies électroniques, Francis et Dyabola, complètent cette offre.

Les fonds d'archives

- 16 L'historien de l'archéologie trouvera, outre les livres anciens chers à Perdrizet, des sources nombreuses et très diverses, dont beaucoup dues aussi à de généreux dons. De très intéressants fonds d'archives, en particulier, furent donnés, probablement plus en

tant que matériaux à utiliser pour continuer les recherches entreprises qu'en tant que sources d'une histoire de l'archéologie alors à peine entamée³⁵. Pour cette raison, ils sont d'ailleurs souvent partiels et comportent éventuellement des compléments dans d'autres institutions. La Bibliothèque a hérité ainsi de Salomon Reinach un très intéressant ensemble de photographies concernant l'art antique, mais pas un seul document écrit, choix sans doute déterminé par la volonté d'alimenter la photothèque dont il avait apprécié la création. Ces fonds sont aussi d'importance matérielle très diverse, des petits ensembles provenant de Claudius Tarral (un carton) ou Hervé de Roux (2 cartons) au riche fonds Paul-Marie Duval (43 cartons), sans parler de l'énorme fonds Poinssot, actuellement en cours de classement, qui provient d'une dynastie d'archéologues. Ils sont, enfin, de contenus très divers, certains, comme le fonds Pierre Gusman (1862-1942) ou le fonds Charles-Joseph Tissot (1828-1884), témoignant de plusieurs pans de l'activité de leur producteur : graveur et théoricien de la gravure sur bois pour le premier, dessinateur non dépourvu de talent et témoin amusé de la vie coloniale pour le second.

- 17 Une particularité caractéristique des papiers d'archéologues est leur structure en « gigogne », qui témoigne de la transmission du savoir grâce à de véritables filiations intellectuelles, ainsi des papiers Espérandieu qui se sont avérés provenir surtout d'August Allmer et de Robert Mowat. De même, un petit ensemble d'archives de Louis Robert, acquis récemment, contenait plusieurs manuscrits de son maître Maurice Holleaux dont il assura la publication dans les *Études d'épigraphie et d'histoire* ; le plus bel exemple de ces filiations étant, bien entendu, celui des Poinssot, père, fils et petit-fils. Dans ce dernier cas, l'arrivée du fonds à la Bibliothèque permettra sans doute de renouer les fils de relations scientifiques ayant existé entre Julien Poinssot (1844-1900) et Charles-Joseph Tissot, de 1882 à 1884, l'un explorant alors la Tunisie romaine sur le terrain, l'autre dans les bibliothèques de Londres où le retenait son métier de diplomate. Ces fonds, auxquels s'est ajouté depuis peu celui de Noël Duval, constituent un ensemble du plus haut intérêt pour l'étude de l'archéologie de l'Afrique du Nord.
- 18 Le chercheur en quête d'archives ne devra pas négliger les catalogues des manuscrits³⁶ et des autographes³⁷. Il pourra y trouver des manuscrits isolés ou des lettres, et des objets plus inattendus comme les moulages de cachets d'oculistes ayant appartenu à Jules Sichel, Robert Mowat et Émile Espérandieu et publiés par ce dernier dans le tome XIII du *Corpus inscriptionum latinarum*, ainsi que des ensembles comme les matériaux de Gustave Fougères pour ses publications sur Mantinée et l'Arcadie orientale, qui comportent, outre les notes, relevés, plans et dessins, de très nombreux tirages photographiques originaux beaucoup plus lisibles que les reproductions de mauvaise qualité ou les dessins et les gravures d'interprétation qui se trouvent dans les publications.

Les documents iconographiques

- 19 Au cours du temps, de nombreuses photographies se sont ainsi ajoutées à celles rassemblées par Jacques Doucet. Aidée par une importante subvention de la fondation Getty, la Bibliothèque a commencé en 2007 un inventaire de l'ensemble de ses photographies, y compris celles qui sont disséminées dans les autres collections³⁸. À titre d'exemple et pour donner une idée de ces richesses insoupçonnées, on peut mentionner³⁹ les dix albums photographiques personnels du célèbre couple Dieulafoy (4

Phot 17-19), dans lesquels se trouvent des tirages originaux de leur périple archéologique en Perse et de leurs fouilles de Suse (1881-1886), dont beaucoup n'ont été reproduits qu'en gravure, tandis que d'autres sont inédits. On trouvera également l'album de la « Mission archéologique en Tunisie de MM. Babelon et S. Reinach (1883-1884) » (8 Phot 1), qui contient des photographies des chantiers et des objets, ainsi que des paysages et monuments de Tunisie, ou le « Catalogue des objets d'art antiques de la collection P[rosper] Biardot » (Ms 741) qui donne les notices, illustrées de photographies, de cinquante-cinq objets d'or et d'argent exhumés lors des fouilles menées à Canosa (Italie) de 1843 à 1849⁴⁰.

- 20 Parmi les sources iconographiques, il faut mentionner également les dessins, en particulier les relevés exécutés au cours de leur séjour en Italie par les architectes pensionnaires de l'Académie de France à Rome ou accomplissant leur voyage de formation. Pierre Pinon a souligné l'intérêt pour l'archéologie des dessins exécutés jusqu'au milieu du XIX^e siècle⁴¹. C'est le cas des ensembles d'Antoine-Marie Chenavard (1787-1883), Pierre-Léonard Laurecisque (1797-1860) (fig. 6), Léon Vaudoyer (1803-1872) (fig. 7), Pierre-Achille Poirot (1797-1852), Charles-Auguste Questel (1807-1888), ainsi que d'une série de dessins anonymes attribuables à Mathieu-Prosper Morey (1805-1886)⁴². Un peu antérieurs, l'album de Richard Phelps (1745), présenté dans cette exposition, et les carnets de l'architecte anglais William Gell (1777-1836), préparatoires à ses publications sur Pompéi, sont également du plus grand intérêt.

6. Pierre-Léonard Laurécisque, Motifs de frises de fresques murales à Pompéi (dessin), [s.d.] circa 1825.

Bibliothèque de l'INHA, collections Jacques Doucet, NUM OA 693 (77).

7. Léon Vaudoyer, « tombeau étrusque taillé dans le roc près de l'ancienne Tarquinie » à Corneto (dessin), 1829.

Bibliothèque de l'INHA, collections Jacques Doucet, NUM OA 718 (4).

La bibliothèque numérique

- 21 Jusqu'à une date toute récente, ces sources étaient d'accès difficile. Leur rareté, leur fragilité contraignaient la bibliothèque à en limiter la consultation. Aujourd'hui, la numérisation permet de supprimer ces obstacles, au moins pour un certain nombre de documents. L'INHA a décidé d'orienter sa politique de numérisation dans deux directions : d'une part, les manuscrits, les photographies et les dessins, sélectionnés en fonction de leur intérêt pour la recherche ; d'autre part, les ouvrages de référence anciens, non réédités, bien connus mais toujours indispensables, qu'un usage trop fréquent risquait de mettre en péril.
- 22 C'est ainsi que les dessins évoqués ci-dessus sont visibles sur le site de l'INHA, dans la bibliothèque numérique⁴³, à côté de nombreux autres dessins d'architectes faits en Italie ou en Grèce, provenant de l'École nationale supérieure des beaux-arts. De la Bibliothèque centrale des musées nationaux viennent les carnets de dessins de l'explorateur Louis-Maurice-Adolphe Linant de Bellefonds (1799-1883) lors de ses voyages en Nubie, Égypte et Arabie Pétrée, et les dessins de sculptures et céramiques antiques de Jean-Charles Geslin (1814-1885). Si la collection photographique de la bibliothèque de l'INHA n'est représentée pour le moment que par un petit ensemble de clichés pris en Italie, vers 1910, sur plaques stéréoscopiques, de riches fonds de photographies de la fin du XIX^e siècle conservées à la bibliothèque de l'École nationale supérieure des beaux-arts témoignent du regard attentif posé sur les monuments du Proche-Orient par Félix Bonfils (1831-1885) (fig. 8), Pascal Sebah (1823-1886) et l'inconnu G. Lékégian ; sur ceux d'Espagne par Jean Laurent (1816-1892) ; sur ceux de notre pays par Séraphin Mieusement (1840-1905) et Eugène Atget (1857-1927). Dans la catégorie des livres, on trouvera quatre-vingt-trois titres qui montrent l'évolution accomplie par l'archéologie, de la curiosité vers la science. Le premier programme a

privilegié les ouvrages anciens, études des vestiges romains d'Italie et de Gaule, aux XVI^e et XVII^e siècles, ou récits de voyages à la recherche des ruines antiques de Grèce et d'Orient, au XVIII^e siècle. Ils seront suivis à partir de 2009 par les ouvrages de référence : manuels, corpus, recueils de sources, qu'a produits le fécond XIX^e siècle. Nul doute que Jacques Doucet aurait apprécié ce nouveau moyen d'ouvrir sa bibliothèque aux chercheurs.

8. Félix Bonfils (1831-1885), Baalbeck, temple circulaire, Syrie, [s.d.] circa 1870 (?).

Photographie, épreuve sur papier albuminé. Voir la fiche documentaire de cette photographie dans le catalogue Cat'zArts de l'École nationale supérieure des beaux-arts.

École nationale supérieure des beaux-arts, NUM Ph 4218.

NOTES

1. Madame Sylvie Maignan, fille de René-Jean vient de donner à la Bibliothèque un important ensemble de correspondances. Cette source d'un grand intérêt pour l'étude de la constitution de la bibliothèque a été inventoriée et étudiée par Élodie Bertrand dans le cadre d'un mémoire pour le diplôme de conservateur de bibliothèque (Élodie Bertrand, *La Bibliothèque d'art et d'archéologie, de sa fondation à sa donation à l'Université de Paris*, diplôme de l'ENSSIB, 2007).

2. August Mau, *Katalog der Bibliothek des Kaiserlich deutschen archäologischen Instituts in Rom*, Rome, 1900-1902

3. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 144-2/599, lettre de Perdrizet à René-Jean du 4 novembre 1908.
4. Élodie Bertrand, « La Bibliothèque d'art et d'archéologie, de sa fondation à sa donation à l'Université de Paris », diplôme de l'ENSSIB, 2007.
5. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 144-2/595, lettre de Perdrizet à René-Jean du 18 septembre 1908.
6. Bibliothèque nationale de France, Mss, NaFr 13142, lettre de Doucet à René-Jean, f. 9.
7. François Chapon, *C'était Jacques Doucet*, Paris, Fayard, 2006, p. 145.
8. À la mort de Michaëlis, en 1910, la question toutefois se reposa. La Bibliothèque avait déjà commencé à constituer un fonds en archéologie, mais cette acquisition était particulièrement prestigieuse et ce fut l'Université de Strasbourg qui, ayant fait valoir son droit de préemption, l'emporta.
9. Ancien conservateur du département des Antiquités aux Musées royaux de Berlin.
10. L'inventaire des papiers Allmer est accessible sur le site de l'INHA.
11. Sylvie Maignan, *René-Jean, critique d'art et bibliothécaire*, Paris, INHA, 2005, p. 16.
12. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 144-2/599, lettre de Paul Perdrizet à René-Jean du 4 novembre 1908.
13. Édouard Chavannes (1865-1918), archéologue et sinologue.
14. Gabriel Millet (1867-1953), archéologue, helléniste, voyageur et photographe, dirigea de nombreuses missions d'exploration et d'étude sur l'Orient médiéval et la Grèce byzantine.
15. Alfred Foucher (1865-1952), indianiste.
16. Victor Goloubew (1878-1945), spécialiste d'Angkor.
17. Oreste Tafrali (1876-1937), archéologue spécialiste de Byzance.
18. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 144-2/799, lettre non datée de Paul Perdrizet à René-Jean.
19. Élodie Bertrand, *La Bibliothèque d'art et d'archéologie, de sa fondation à sa donation à l'Université de Paris*, diplôme de l'ENSSIB, 2007, p. 38.
20. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 143-2/235, lettre de Foucher à René-Jean du 2 avril 1913.
21. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 145-2/1212, lettre du 18 août 1919.
22. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 143-3/327, lettre de Holwerda à René-Jean du 1^{er} août 1914.
23. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 143-3/420, lettre de Merlin à René-Jean du 28 octobre 1909.
24. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 143-3/319, lettre de Holleaux à René-Jean du 12 mars 1911.
25. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 145-1/1027, lettre de Pottier à René-Jean du 3 octobre 1912 : « Je pense qu'avec l'assentiment de la maison Hachette je pourrais peut-être mettre chez vous tous les clichés de vases que j'ai faits et qui sont en nombre considérable, et qui m'ont servi à préparer mes albums. »
26. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 144-1/517, lettre non datée de Pelliot à René-Jean : « Vous avez toute l'archéologie de notre voyage, plus ce que j'avais de photographies de la collection du feu vice-roi Touan Fang prises à Nankin à la fin de 1908. »
27. Don évoqué par René-Jean dans sa lettre de 1912 à la Commission archéologique de l'Indochine.
28. La Bibliothèque a conservé les tirages, mais les plaques ont été dispersées entre le musée Guimet, l'EHESS et les archives photographiques de la direction des Beaux-Arts au fort de Saint-Cyr.
29. Voir *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indochine*, 1913, 1, p. VIII-X, et bibliothèque de l'INHA, Autographes 143-3/399, lettre de Maître à René-Jean du 24 octobre 1912.

30. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 143-3/331, lettre de Jaussen à Doucet du 12 novembre 1912.
31. Marcel Cohen (1884-1974), linguiste français, spécialiste des langues sémitiques et notamment éthiopiennes.
32. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 143-2/172, lettre de Cohen à René-Jean du 17 avril 1910.
33. Bibliothèque de l'INHA, Autographes 145-1/1014, lettre de Picard à René-Jean du 1^{er} octobre 1912 et 145-1/1016, lettre de Picard à Sitte du 8 mai 1914 copiée par René-Jean.
34. Je remercie Catherine Brand, responsable du développement des collections et de la politique documentaire, pour les informations qu'elle m'a fournies sur les collections de la Bibliothèque concernant l'archéologie.
35. On trouvera la liste des fonds d'archives sur le site de l'INHA. Les inventaires qui avaient été réalisés sur traitement de texte y ont également été versés. Mais cette formule a aujourd'hui été abandonnée pour des inventaires répondant à la norme archivistique internationale ISAD(G), et qui seront bientôt visibles dans la base AGORhA de l'INHA, actuellement en cours de développement.
36. Catalogue consultable sur le site de l'INHA ([ici](#)).
37. La partie ancienne, sur fiches, est consultable en salle de lecture. Le catalogue récent sera mis en ligne prochainement.
38. Cet inventaire sera consultable sur la base AGORhA de l'INHA, actuellement en cours de développement. Une version PDF des notices déjà réalisées est accessible [ici](#).
39. Je remercie Jérôme Delatour, responsable des collections iconographiques, de m'avoir communiqué ces éléments.
40. Par une collectionneuse anglaise, Elizabeth Caroline Hamilton Gray (1800-1887), qui publia sous le pseudonyme d'E. Prosper Biardot des ouvrages consacrés aux terres cuites grecques funéraires.
41. Voir Pierre Pinon, *Les Architectes et l'archéologie*, dans *Préfaces*, juillet-septembre 1987, p. 72-75.
42. Voir Hélène Dessales, *Vues sur la ville : la cité à travers le patrimoine écrit, actes du colloque de Grenoble, 21-22 octobre 1999*, Paris-Grenoble, 2000.
43. Voir dans la bibliothèque numérique de l'INHA. À l'exception de la première, toutes les illustrations de cet article sont tirées de la bibliothèque numérique de l'INHA.

Le Cabinet des médailles et antiques

Irène Aghion

- 1 Le Cabinet des médailles n'a pas de concurrent : c'est un lieu unique (fig. 1). Héritier du Cabinet du roi, il est un miroir de l'histoire de France aussi bien que des modes ou des fluctuations du goût, des événements politiques ou des grandes découvertes qui ont jalonné sa longue vie. Le premier inventaire de la collection fut en effet dressé dès 1379 à la demande du roi Charles V. Monnaies antiques et modernes, médailles des plus remarquables, collection de pierres gravées, vases grecs, bronzes antiques de toutes origines, bijoux, trésors du Moyen Âge font de cet ensemble un objet d'étude et un lieu de recherche sans équivalent et reconnu comme tel depuis des siècles par la communauté savante internationale aussi bien que par les simples visiteurs qui découvrent avec émerveillement ce musée.

1. Cabinet des médailles, Salon Louis XV. Décor et mobilier réalisés vers 1740 pour accueillir le Cabinet du roi.

© BNF.

Les gardes du Cabinet

- 2 Département de la Bibliothèque royale puis nationale, le Cabinet s'est également distingué par la notoriété de ses gardes qui lui ont impulsé vitalité et rayonnement. J'en citerai trois particulièrement éminents. Claude Gros de Boze (1680-1753) tout d'abord, érudit, numismate, collectionneur d'antiquités, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à partir de 1706, devint membre de l'Académie française en 1715. Gros de Boze est nommé garde du Cabinet en 1719 et il en occupera la charge jusqu'à sa mort. Il contribua au classement et à l'accroissement des collections ; on lui doit notamment l'achat de celle de Nicolas-Joseph Foucault (1643-1721), riche de plus de mille pièces archéologiques, ensemble pour lequel toute la documentation archivistique a été conservée.
- 3 Gros de Boze accueille Jean-Jacques Barthélemy (1716-1795) (fig. 2), alors âgé de vingt-huit ans, à Paris en 1744. Intelligent, érudit, affable, raffiné, spirituel et brillant, le jeune homme séduit son aîné qui le prend en amitié, l'introduit dans les milieux savants parisiens, puis le fait entrer comme garde-adjoint au Cabinet. L'abbé Barthélemy, qui avait étudié l'archéologie, l'épigraphie et la numismatique, de même que les mathématiques et l'astronomie, était par ailleurs passionné de langues anciennes et orientales ; il connaissait notamment l'hébreu, le syriaque et l'arabe. Il apprend auprès de Gros de Boze la méthode et la précision dans le travail d'étude et de classement des collections : « Ce qui me coûta le plus, ce fut de m'assujettir à sa

laborieuse exactitude. Comment pouvais-je échapper à la sévérité d'un censeur qui mettait les points sur les *i*, moi qui souvent ne mettais pas les *i* sous les points¹ ? »

2. Buste de l'abbé Barthélemy par Houdon.

Marbre, entre 1795 et 1802, Cabinet des médailles, H. 47,5 cm.

© BNF.

- 4 En 1753, Gros de Boze disparaît et Barthélemy lui succède à la tête du Cabinet. Cette date fut doublement essentielle pour le savant, puisque c'est celle également de la publication à Londres du livre de Robert Wood *Les Ruines de Palmyre*. Dans son ouvrage, Wood présentait treize inscriptions palmyréniennes dont huit étaient gravées à la suite d'inscriptions grecques. Barthélemy eut l'intuition qu'il s'agissait d'inscriptions bilingues. Il chercha à identifier dans la seconde partie du texte les noms propres qu'il avait repérés dans le texte grec : c'est par ce biais qu'il déchiffra la langue inconnue. Il réalisa le même travail en 1758 à partir du moulage d'une inscription bilingue grecque et phénicienne, provenant de Malte. Comme on le comprend, Barthélemy ouvrait ainsi la voie à Champollion.
- 5 C'est à l'abbé Barthélemy également que l'on doit *Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, roman historique d'initiation, publié en 1788. Le lecteur suit deux protagonistes, un Grec et un jeune Scythe qui parcourent la Grèce en ce milieu du IV^e siècle avant J.-C. La géographie, l'histoire, l'architecture, les arts, la civilisation du pays y sont décrits dans un style enlevé. On y voit les Athéniens admirant le Parthénon, ou Praxitèle travaillant à Olympie. Pour la première fois, l'histoire de la Grèce ancienne devient accessible à des lecteurs ignorant le grec et le latin. L'impact du *Voyage d'Anacharsis* fut considérable, on ne pourrait pas compter les rééditions et les traductions qui intervinrent dès l'année de sa parution. L'ouvrage était devenu un véritable manuel populaire, et ce jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Preuve en est la citation de Flaubert dans les pages d'ouverture de

Madame Bovary, à propos des années de collège de Charles Bovary à Rouen : « Le soir de chaque jeudi, il écrivait une longue lettre à sa mère, avec de l'encre rouge et trois pains à cacheter ; puis il repassait ses cahiers d'histoire, ou bien lisait un vieux volume d'*Anacharsis* qui traînait dans l'étude². » Sans parler du modèle que fut ce livre pour Marguerite Yourcenar lorsqu'elle écrivit les *Mémoires d'Hadrien*³.

- 6 Le génie créateur de Barthélemy ne doit pas faire oublier son travail de conservateur au Cabinet qui veillait tout autant à l'enrichissement de la collection qu'à l'état de conservation de l'ensemble. Outre le long voyage qu'il effectua en Italie à la recherche de monnaies, il fit l'acquisition de cabinets de collectionneurs, celui de Joseph Pellerin, par exemple, qui comptait trente-deux mille monnaies grecques, et passait pour être le plus riche après le Cabinet du roi.
- 7 Il faut encore citer Ernest Babelon (1854-1942), directeur du Cabinet de 1892 à sa mort, dont les nombreuses intuitions se sont révélées étonnamment modernes. Il élaborait seul ou en collaboration de grands catalogues et manuels de numismatique et d'archéologie, sans oublier des guides pour les visiteurs. Son ouvrage sur les camées antiques et modernes comporte une introduction qui reste aujourd'hui encore la plus riche initiation à l'histoire du Cabinet des médailles.

L'Antiquité dans les collections

- 8 Autre spécificité qui rend cette institution unique au monde : la réunion en un seul lieu de tous les documents (objets, archives, livres...) qui permettent de comprendre l'histoire, l'évolution des idées, la progression du savoir, l'histoire du collectionnisme et celle de l'archéologie. Ces quelques éléments éclairent les raisons pour lesquelles la bonne conservation des archives s'avère indispensable et pourquoi tant de découvertes naissent de leur étude.
- 9 L'Antiquité est présente dès l'origine dans la collection de Charles V. Un camée au moins, datant des alentours du premier siècle et représentant un « taureau furieux⁴ », peut être identifié dans l'inventaire de 1379, qui compte une centaine de numéros. Les pierres gravées, intailles ou camées, sous forme de sceaux, comme en Orient, ou d'objets décoratifs en Grèce et à Rome, sont conservées par milliers dans les tiroirs du Cabinet des médailles – collection la plus riche du monde si l'on considère l'ensemble des séries du IV^e millénaire à l'époque contemporaine. Objets de luxe gravés dans des pierres semi-précieuses de grande qualité ou copies en pâte de verre destinées à un public plus populaire, ces objets miniatures, souvent considérés comme des talismans, étaient passionnément aimés des Anciens. Jamais enfouis mais transmis de main en main, pour les plus précieux d'entre eux, ils enrichissent les trésors des églises chrétiennes dès le haut Moyen Âge, se retrouvent au sommet du reliquaire de Charlemagne à la basilique de Saint-Denis (portrait de Julie, fille de l'empereur Titus, gravé dans une aigle marine d'un bleu limpide, de cinq centimètres de hauteur et signé du graveur Euodos⁵) (fig. 3) ou dans le trésor de la Sainte-Chapelle de Paris (Grand Camée de France⁶) ou encore en semis sur la statue de Sainte-Foy de Conques⁷.

3. Trésor de Saint-Denis, intaille de Julie.

Cabinet des médailles, H. 10,5 cm.

© BNF.

- 10 C'est à partir du XVII^e siècle et du règne de Louis XIV que l'Antiquité gagne une place de choix dans la collection du Cabinet. Il faut noter tout d'abord le legs de « vingt-quatre boîtes de pierres gravées » que le jeune roi reçoit en 1660 de son oncle, Gaston d'Orléans. Parmi ces gemmes figurait l'admirable *Portrait d'Alexandre le Grand*⁸ attribué à Pyrgotélès, seul graveur qui était autorisé à approcher le souverain, ce qui laisse à penser qu'il s'agit sans doute d'un des seuls portraits de l'époque même d'Alexandre. Le goût de Louis XIV pour cet art miniature ne s'est jamais démenti puisqu'il fit par la suite l'acquisition de nombreux autres chefs-d'oeuvre, notamment lorsque, après l'argumentation de l'antiquaire Nicolas Fabri de Peiresc, les abbayes se défont de pièces dont l'iconographie se révélait tout à coup païenne et non point chrétienne. Ainsi le camée représentant l'apothéose de l'empereur Claude, conservé dans le trésor de l'abbaye Saint-Èvre de Toul et qui passait, jusqu'aux travaux de Peiresc, pour l'effigie de saint Jean l'Évangéliste (fig. 4). Le roi acquit en 1684 cette sardonix à trois couches attribuée au graveur Skylax (Rome, vers 54 après J.-C.). L'orfèvre Josias Belle fut chargé d'adjoindre à ces pièces prestigieuses de somptueuses montures en or émaillé dont les décors végétaux présentent de chatoyantes couleurs⁹.

4. Camée de l'apothéose de Claude, Rome, I^{er} siècle.

Monture en or émaillé, 1686, Cabinet des médailles, H. 13 cm.

© BNF.

- 11 Le goût que développa le roi pour les pierres gravées antiques le conduisit à poursuivre la politique de Colbert, qui consistait à chercher au loin, notamment en Orient, de nouveaux trésors antiques. Ceux-ci enrichirent la collection royale et consacrèrent sa primauté en Europe, tout en favorisant la recherche savante. Les trois missions confiées au voyageur Paul Lucas relèvent de cette ambition : il effectua trois voyages en Abyssinie entre 1708 et 1714, afin d'en rapporter « médailles, pierres gravées et autres raretés¹⁰ ».
- 12 Sous le règne de Louis XV, l'archéologie reste prépondérante. C'est l'époque où l'on assiste aux découvertes d'Herculanum (1738) et de Pompéi (1748), l'époque également où le comte de Caylus¹¹ collectionne avec passion et remet ses richesses au Cabinet du roi. L'archéologie nationale émerge aussi grâce au hasard des trouvailles et aux talents de l'abbé Barthélemy qui tente de rassembler le plus de données positives possibles lorsqu'une découverte lui est signalée. Le cas le plus emblématique est celui de la patère de Rennes. En mars 1774, à l'occasion de la démolition d'un bâtiment appartenant au clergé, furent trouvées une patère d'or, une fibule et des monnaies d'or. La patère, d'un diamètre de vingt-cinq centimètres, dont le centre est occupé par un médaillon représentant le combat de Bacchus et d'Hercule (symbolisant le triomphe du vin sur la force), est décorée à son pourtour de monnaies d'or des Antonins et des Sévères serties dans la coupe. Les ecclésiastiques envoyèrent le trésor au gouverneur de la province en lui demandant d'en faire don au roi.
- 13 Dès qu'il eut connaissance de la nouvelle, l'abbé Barthélemy dépêcha un questionnaire destiné à recueillir des indications sur les circonstances précises de la découverte ; le « formulaire » ménageait un espace libre pour les réponses :
 - Y a-t-il eu des trouvailles antérieures sur le même lieu ?
 - Les objets au moment de la trouvaille se trouvaient-ils les uns sur les autres ?

Dans un ordre défini ?
 Une fouille est-elle en cours ?
 Le relief de Bacchus était-il fixé au centre de la coupe au moment de la découverte ?
 [etc...]¹²

- 14 Les questions posées témoignent d'une approche véritablement archéologique et non plus esthétique des objets antiques. Il ne s'agit plus seulement de les regarder comme des pièces rares et étranges, mais de les replacer dans leur contexte géographique et d'en comprendre la fonction.
- 15 Au moment où éclate la Révolution Française, le rôle de l'abbé Barthélemy prend encore plus d'importance. Universellement respecté, il fut appelé à faire partie du Comité d'instruction publique et collabora ainsi à la sauvegarde du patrimoine et à l'accroissement des collections nationales, et tout particulièrement du Cabinet des médailles, par le dépôt de biens saisis ou nationalisés.
- 16 Cette période d'enrichissement sans précédent est aussi une phase de mutation dans la fonction et l'organisation du Cabinet, qui s'ouvrait désormais à un vaste public et présentait ses collections de manière pédagogique.
- 17 Lorsque s'acheva cette période mouvementée, le Cabinet, qui regroupait désormais les plus belles pièces des plus riches collections jamais constituées en France, était devenu le cabinet d'amateur idéal. Quoi de plus prestigieux et de plus séduisant pour le duc de Luynes que de faire voisiner sa propre collection avec les trésors des églises ou les raretés recueillies par les rois de France ? À partir de 1843, le duc fit plusieurs dons parmi lesquels une remarquable série d'objets sassanides mais, en 1862, de son vivant, il légua l'ensemble de ses collections. Celles-ci comprenaient sept mille monnaies antiques (fig. 5) ; près de quatre cents pierres gravées ; deux cents bijoux d'or grecs, étrusques et romains ; des petits bronzes et surtout une centaine de vases grecs tous exceptionnels qui figurent parmi les pièces les plus précieuses que l'Antiquité nous ait transmises¹³.

5. Décadrachme d'Athènes, vers 475 av. J.-C. Revers : chouette aux ailes éployées.

Argent, poids : 43 g ; Cabinet des médailles, Luynes 2037 (don Luynes 1862).

© BNF.

- 18 La détermination et la générosité du duc de Luynes apportent une conclusion à ce bref survol de l'importance qu'a représentée l'Antiquité au Cabinet des médailles, au cours des siècles les plus fastes de son histoire.
- 19 « J'aime mon pays. Je désire que mes collections lui soient acquises et qu'elles puissent dès maintenant servir à tous. Je suis heureux de penser que je vais aider le Cabinet de France à se maintenir au premier rang qu'il a si longtemps occupé en Europe et que l'or anglais s'efforce de lui enlever... Je veux donc lui faire don non seulement de mes médailles, mais aussi de mes collections d'antiques et de pierres gravées conformément au titre officiel que porte cette belle création du roi Louis XIV. Votre établissement est unique au monde surtout par le choix de ses statuettes de bronze et de ses camées. J'aime à me persuader que ce que j'y ajouterai en augmentera encore la valeur¹⁴. »

NOTES

1. « Mémoires sur la vie et sur quelques-uns des ouvrages de J.-J. Barthélemy écrits par lui-même en 1792 et 1793 », dans J.-J. Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce dans le milieu du quatrième siècle avant l'ère vulgaire*, Paris, Hachette, 1870, vol. 1, p. 9.
2. Gustave Flaubert, *Œuvres I*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, p. 298-299.

3. Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien*, Paris, 1951.
4. Ernest Babelon, *Catalogue des camées antiques et modernes de la Bibliothèque nationale*, Paris, E. Leroux, 1897, n° 184, p. 91.
5. *Le Trésor de Saint-Denis*, cat. d'exposition, Paris, Réunion des musées nationaux, 1991, p. 92-98 ; Marie-Louise Vollenweider et Mathilde Avisseau-Broustet, *Camées et intailles*, t. II, *Les Portraits romains du Cabinet des médailles*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 2003, n° 145, p. 128-129.
6. Ernest Babelon, *op. cit.*, n° 264, p. 120-137 ; Marie-Louise Vollenweider et Mathilde Avisseau-Broustet, *op. cit.*, n° 275, p. 219-220 ; *Le Trésor de la Sainte-Chapelle*, Jannic Durand et Marie-Pierre Laffitte éd., cat. d'exposition (Musée du Louvre, 2001), Paris, Bibliothèque nationale de France, 2001, p. 90-95 et 266.
7. *Le Trésor de Conques*, Bertrand Ducourau, Catherine de Maupeou, Olivier Poisson éd., cat. d'exposition (Musée du Louvre, 2001-2002), Paris, Monum, Éd. du patrimoine, 2001.
8. Ernest Babelon, *op. cit.*, n° 222, p. 100-101 ; Marie-Louise Vollenweider et Mathilde Avisseau-Broustet, *Camées et intailles*, t. I, *Les Portraits grecs du Cabinet des médailles*, Paris, Bibliothèque nationale de France, 1995, n° 29, p. 45-47.
9. Mathilde Avisseau- Broustet, « D'agate et d'or. Camées et intailles de la collection de Louis XIV », dans *FMR*, n° 85, avril-mai 2000, p. 85-110.
10. Irène Aghion et Mathilde Avisseau-Broustet, « Les archives du Cabinet des médailles », dans *Nouvelles de l'Archéologie*, n° 110, novembre 2007, p. 10-11.
11. Voir *Caylus mécène du roi : collectionner les antiquités au XVIII^e siècle*, Irène Aghion éd., cat. d'exposition (Bibliothèque nationale de France, 2002-2003), Paris, INHA, 2002.
12. Archives du Cabinet des médailles, boîte n° 3, 1774, doc. 33 ; *Vrai ou faux ? Copier, imiter, falsifier*, Irène Aghion et Marie-Christine Hellmann éd., cat. d'exposition 2 éd. (Bibliothèque nationale, 1988), Paris, Bibliothèque nationale, 1991, p. 56-57 ; Irène Aghion, « Collecting antiquities in eighteenth-century France », *Journal of the History of Collections*, 2002, vol. 14, n° 2, p. 193-203.
13. Irène Aghion et Mathilde Avisseau- Broustet, « Le duc de Luynes, archéologue, historien, homme de sciences et collectionneur », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, 1994, n° 3, p. 12-19 ; Irène Aghion et Mathilde Avisseau-Broustet, « Le duc de Luynes : un esprit encyclopédique », dans *Tous les savoirs du monde*, Roland Schaer et al.éd., cat. d'exposition, Paris, Bibliothèque nationale de France et Flammarion 1996, p. 327-337.
14. J. L. A. Huillard-Bréholles, *Notice sur M. le duc de Luynes, membre de l'Institut, représentant du peuple aux Assemblées constituante et législative, de 1848 à 1851*, Paris, H. Plon, 1868, p. 112-113.

Trouvailles fortuites, fouilles programmées

Plats d'argent dits « bouclier de Scipion » et « bouclier d'Hannibal »

Irène Aghion et Arianna Esposito

- ¹ Le Cabinet des médailles conserve cinq grands plats d'argent datant de l'Antiquité tardive, dont deux découverts fortuitement dans la vallée du Rhône, à la fin du ^{xvii}e siècle pour le premier et au début du ^{xviii}e pour le second. Il s'agit, d'une part, du « plat d'Achille » ou « bouclier de Scipion », plateau d'argent en partie doré, de 71 cm de diamètre et d'un poids supérieur à dix kilos (fig. 1) ; d'autre part, du « bouclier d'Hannibal » dont le diamètre est légèrement supérieur (72, 9 cm) et le poids à peine inférieur (fig. 2)¹.

1. Plat d'Achille, dit « bouclier de Scipion ».

Argent, diam. 71 cm ; Cabinet des médailles.

© BNF.

2. Plat dit « bouclier d'Hannibal ».

Argent, diam. 73 cm ; Cabinet des médailles.

© BNF.

- 2 Le dossier de l'acquisition des deux pièces est conservé dans les archives du Cabinet des médailles² mémoire de Gros de Boze rédigé à l'intention de l'abbé Bignon, relatant l'achat du « bouclier de Scipion » par Louis XIV en 1696-1697 ; lettre de Gros de Boze au comte de Maurepas, ministre de la Marine et de la Maison du Roi, et réponse de Maurepas confirmant l'achat du « bouclier d'Hannibal ».
- 3 Au moment où il envisage l'achat du « bouclier de Scipion », Gros de Boze adresse un mémoire à l'abbé Bignon au sujet du *missorium* figurant déjà dans la collection du roi : « Voici pour ce que je sais par tradition et par mémoire sur le bouclier de Scipion qui est au Cabinet du roi ». Il raconte qu'en 1636, des pêcheurs d'Avignon retrouvèrent par hasard dans le Rhône un grand plat recouvert de concrétions qui en cachaient le décor et le matériau. L'objet fut alors vendu à un orfèvre au prix d'une pièce de ferraille. Le nouveau propriétaire « l'ayant nettoyé et repoli, n'osa le produire en entier, il le coupa en quatre morceaux et les envoya à autant de correspondants de diverses villes ». Un des morceaux avait été envoyé à Ottavio Mey, négociant lyonnais, qui devait sa fortune à l'invention d'un procédé pour lustrer la soie. Il s'était constitué un riche cabinet de *curiosa* et d'antiquités : c'est lui qui fit l'acquisition des quatre morceaux du « bouclier de Scipion » puis les ressouda.
- 4 Le père jésuite François d'Aix de La Chaise, le confesseur du roi, servit d'intermédiaire auprès de ce dernier, lorsque les héritiers d'Ottavio Mey (mort en 1690) cherchèrent à revendre la pièce, dont Gros de Boze précise « qu'on [la] qualifiait alors de médaillon » ! Louis XIV accepta l'offre, fit remettre 5 000 livres en espèces et gratifia le fils aîné du défunt de la charge héréditaire de « porte-manteau de Madame la Dauphine, alors duchesse de Bourgogne », situation en général peu rémunérée mais très honorifique.

Gros de Boze compare ensuite les poids et dimensions du « bouclier de Scipion » avec ceux de la trouvaille plus récente.

- 5 Les documents suivants sont consacrés au récit de la découverte et de l'achat du « bouclier d'Hannibal ». Un beau dessin à la plume fait partie du dossier, et porte la légende suivante : « Bouclier votif en argent pur. Il a 2 pieds 3 pouces de diamètre et pèse 43 marcs³ » (fig. 3).

3. Dessin du plat d'Hannibal par Gros de Boze.

Cabinet des médailles.

© BNF.

- 6 La pièce fut trouvée en 1714 dans le Dauphiné au lieu-dit « Le Passage », propriété d'un conseiller au Parlement de Grenoble, Joseph Gallien de Chabons. En 1733, l'objet est présenté pour achat à Gros de Boze qui, le jugeant intéressant, envoie un rapport technique et critique à Maurepas. Le poids, le titre de l'argent (« il est d'argent pur »), le prix qu'offre un orfèvre du poids du métal (« ainsi la seule matière vaut 2214.10 livres ») et l'intérêt historique sont tour à tour évalués. Puis le garde et le ministre décident ensemble de l'estimation finale et de la somme maximum qu'ils sont prêts à dépenser pour cette acquisition : commencer par proposer le double du prix du poids de métal en se ménageant la possibilité d'augmenter de dix pour cent environ, à savoir annoncer 4 000 livres et se permettre de monter jusqu'à 4 429 livres.
- 7 Gros de Boze, en quelques lignes, nous en apprend beaucoup sur la manière d'estimer la valeur marchande d'un objet archéologique au XVIII^e siècle : rechercher le prix d'achat d'une pièce comparable, déterminer le titre du métal précieux (en l'occurrence l'argent) et le cours de celui-ci lorsqu'il est vendu au poids, essayer d'évaluer la plus-value générée par la valeur historique et faire une moyenne entre tous ces éléments. L'estimation proposée au vendeur sera un peu inférieure au prix que l'on est prêt à

payer afin de se garder une marge de négociation. Trois cents ans plus tard, la méthode n'a guère changé !

- 8 Gros de Boze estime important d'acquérir le nouveau plat, bien qu'il présente une iconographie beaucoup moins riche que le « bouclier de Scipion » : celui-ci « avait jusqu'ici passé pour unique, et il le sera peut-être toujours à certains égards, mais les monuments de cette espèce sont par eux-mêmes si rares et si précieux que si le hasard en faisait découvrir un troisième, il serait à souhaiter qu'il fût mis au Cabinet du roi, pour avoir la gloire de les posséder tous ».
- 9 Huit jours plus tard exactement, le 22 mai 1733, l'affaire est conclue. Maurepas le confirme dans une lettre à l'abbé Bignon, garde de la Bibliothèque royale, dans laquelle il renvoie également les mémoires rédigés par Gros de Boze, nous offrant ainsi la possibilité de les lire aujourd'hui.
- 10 Le « bouclier de Scipion » auquel Gros de Boze fait référence présente une scène complexe qui occupe entièrement la surface du disque. Elle se déroule dans un cadre architectural évoqué par un fronton encadré de deux arcades en partie fermées par des rideaux. On distingue dix personnages, dont les deux principaux sont une jeune femme voilée debout et un homme assis au centre de la composition sur un siège surélevé. Des conversations animées semblent occuper les protagonistes.
- 11 Le médecin et antiquaire Jacob Spon (1647-1685) décrit l'objet pour la première fois dans son ouvrage sur les antiquités de Lyon⁴ (fig. 4) ; il le désigne comme « bouclier votif » et croit voir dans cette scène une illustration de la « continence de Scipion ». Tite-Live, en effet, raconte comment le consul romain, lors de la prise de Carthagène (209 avant J.-C.), avait fait preuve d'une grande mansuétude en rendant une jeune esclave à son fiancé⁵. Cette interprétation fut également adoptée par l'abbé Bernard de Montfaucon (1655-1741)⁶ dans son *Antiquité expliquée* parue en 1719, ainsi que par Gros de Boze. Il faut attendre 1766 et J. J. Winckelmann⁷ pour découvrir l'explication qui prévaut encore aujourd'hui : le « tableau » illustre un épisode de l'*Illiade* : l'homme assis est Achille et la jeune femme voilée Briséis, son esclave préférée. La jeune Troyenne lui fut enlevée sur l'ordre d'Agamemnon. Irrité de cet affront, Achille se retira sous sa tente et refusa de combattre au côté des Grecs jusqu'à ce qu'elle lui fût rendue.

4. Jacob Spon, *Recherche des antiquités et curiosités de la ville de Lyon*, 1673, p. 185.

© Bibliothèque de l'INHA.

- 12 Une dispute perdura néanmoins entre les savants sur le point de savoir s'il s'agissait du départ ou du retour de Briséis. Winckelmann y voyait la restitution de Briséis à Achille et la réconciliation de ce dernier avec Agamemnon. Aubin-Louis Millin (1759-1818), qui succéda à l'abbé J.-J. Barthélemy comme conservateur du Cabinet des médailles en 1795, souscrivit à cette lecture : dessin à l'appui, « fait sous mes yeux, avec soin, sur l'original », il identifia chacun des dix personnages présents sur le plat⁸. Ernest Babelon, dans son *Guide* publié après sa nomination à la tête du Cabinet en 1892⁹, admit lui aussi l'interprétation de Winckelmann et de Millin.
- 13 Bien que l'atelier de fabrication ne puisse pas être précisé, cet objet se rattache cependant à la tradition de l'Antiquité tardive, époque durant laquelle la vaisselle d'apparat est essentiellement présente sous la forme de *missoria* (littéralement : plateaux pour servir à table). Le plat, par sa taille, son poids et la complexité de son iconographie, est l'un des exemplaires les plus imposants de ceux qui nous ont été transmis. On a coutume de proposer une datation à la fin du IV^e ou au début du V^e siècle, en tenant compte du fait que le style des visages et l'adjonction d'éléments d'architecture militent en faveur de cette fourchette chronologique.
- 14 Le « bouclier d'Hannibal », quant à lui, est décoré de quatre-vingt-seize rayons concentriques finement ciselés ; au centre du cercle, un médaillon en léger relief représente un lion passant à gauche devant un pin parasol ou un palmier. À l'exergue : cuissot et autres morceaux de viande. Deux graffitis au revers du plat indiquent respectivement le poids et le nom du propriétaire : « + Agnerico Sum + » (Je suis à Agneric), nom qui semble d'origine franque.

- ¹⁵ Après en avoir assuré l'acquisition, comme nous venons de le voir, Gros de Boze présenta son précieux monument à l'Académie des inscriptions et belles-lettres¹⁰. En premier lieu, il justifia la qualification de « bouclier votif » par une coutume en usage chez les premiers Romains – coutume qui remonterait à Numa Pompilius, second roi légendaire de Rome (715-673 avant J.-C.) – d'offrir aux dieux des boucliers de métal précieux pour leur demander des succès militaires ou pour les remercier pour ceux déjà obtenus. Puis, Gros de Boze développa une analyse basée sur la relation qu'il établissait entre les deux boucliers conservés au Cabinet du roi et la ville de Carthage, ennemie jurée des Romains. L'épisode de la continence de Scipion représenté sur le premier se place après la victoire du général romain sur les Carthaginois. Le second est de même forme, sensiblement de même taille, de même poids et offre une iconographie sans le moindre doute carthaginoise (« un lion sous un palmier ») : « M. de Boze l'ayant fait voir à l'Académie, on ne balança pas à y reconnaître un ouvrage carthaginois¹¹. Les conversations s'enflammèrent, et l'on avança que le bouclier aurait bien pu avoir appartenu à Hannibal lui-même, qui l'aurait offert à quelque divinité locale, lors de son passage dans la vallée du Rhône en 218 avant J.-C., d'autant que, si le lion était un des symboles de la cité, c'était également le surnom d'Hannibal. La découverte fortuite des deux boucliers dans le même canton parut une preuve supplémentaire de l'hypothèse avancée : l'un d'eux aurait appartenu « au plus redoutable des Carthaginois », et l'autre au vainqueur de Carthage. Quoi de plus logique et de plus irréfutable ?
- ¹⁶ Une fois encore, l'origine de cette œuvre reste mystérieuse mais, emboîtant le pas à Noël Duval, qui suggère de rapprocher le décor du « bouclier d'Hannibal » des motifs que l'on trouve sur les mosaïques romaines d'Afrique du Nord¹², il est intéressant de comparer ce plat à un autre grand *missorium* (50 cm de diamètre) conservé au Cabinet des médailles. Il s'agit du plat qui porte le nom de Gelimer, roi des Vandales durant une courte période de deux ans, entre 531 et 533. Ce monument est décoré d'un motif géométrique de rayons concentriques inclus dans un médaillon central entouré de l'inscription : « *Geilamir rex Vandalorum et Alanorum* » (Gelamir roi des Vandales et des Aluns). Cette remarque ne vise pas à suggérer un atelier commun, étant donné une évidente différence de facture, mais peut-être une origine géographique et une datation commune au début du VI^e siècle.
- ¹⁷ Considérés comme témoignages exceptionnels de l'art antique, le bouclier de Scipion¹³ et celui d'Hannibal¹⁴ sont exposés côte à côte dans le musée du Cabinet des médailles.

NOTES

1. *Trésors d'orfèvrerie gallo-romains*, François Baratte éd., cat. d'exposition (musée du Luxembourg, 1989), Paris, Réunion des musées nationaux, 1989, n° 225, p. 269-271 (plat d'Achille), et n° 243, p. 276-277 (plat d'Hannibal) ; *Rome et les barbares : la naissance d'un nouveau monde*, Jean-Jacques Aillagon éd., cat. d'exposition (Palazzo Grassi, 2008), Venise, Palazzo Grassi, DL 2008, n. l. 16, p. 78-79 (plat d'Achille).

2. Archives du Cabinet des médailles, 2 ACM24.

3. *Ibid.* 2 ACM24.
4. Jacob Spon, *Recherche des antiquités et curiosités de la ville de Lyon*, Lyon, impr. de J. Faeton, 1673, p. 185.
5. Tite-Live, *Histoire romaine*, livre XXVI, 49-50, Désiré Nisard éd., Paris, C. Delagrave, 1894.
6. Bernard de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée*, t. IV 1^{ère} partie, Paris, F. Delaulne, 1719, p. 54, pl. XXIII.
7. Johann Joachim Winckelmann, *Versuch einer Allegorie, besonders für die Kunst*, Dresde, 1766, p. 11.
8. Aubin-Louis Millin, *Monuments antiques, inédits ou nouvellement expliqués*, vol. 1, Paris, Laroche, 1802-1806, p. 225 avec une gravure ; *Dictionnaire des beaux-arts*, Paris, Desray, 1806, p. 149 et suiv., et p. 694.
9. Ernest Babelon, *Guide illustré du Cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque nationale : les antiques et les objets d'art*, Paris, E. Leroux, 1900, n° 2875, p. 17.
10. *Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, Paris, 1736, n° IX, p. 152-157.
11. *Ibid.* p. 156.
12. Noël Duval, dans *Argenterie romaine et byzantine. Actes de la table ronde*, Paris, 11-13 octobre 1983, François Baratte éd., Paris, de Boccard, 1988, p. 131.
13. *Inventaire des monuments d'or et d'argent*, inv. 56.344.
14. *Inventaire des monuments d'or et d'argent*, inv. 56.349.

Le recueil de dessins de Richard Phelps

Irène Aghion

- ¹ La bibliothèque de l'INHA conserve un recueil de dessins intitulé : *Antique urns, altars and tombs in Rome and Florence drawn by order of Ric[har]d Phelps.Esq.[uire] 1745* (fig. 1). La page de titre comporte également une mention manuscrite indiquant la provenance du document : « Phillipps ms 22969 ». Il s'agit de quarante-deux dessins à l'encre et au lavis représentant, comme le titre l'indique, des urnes funéraires et des autels romains, quelques objets disparates, notamment en bronze, ainsi qu'une série d'illustrations relatives au *columbarium* de la famille des Arruntii.

1. Richard Phelps, *Album de dessins*, 1745.

© Bibliothèque de l'INHA.

- 2 Cet album acheté par Jacques Doucet au début du ^{xx}e siècle avait appartenu à Sir Thomas Phillipps (1792-1872), le plus important collectionneur privé de livres (« I wish to have one copy of every book in the world ») et de manuscrits de toute l'histoire. Il avait, en effet, rassemblé 40 000 livres imprimés et 60 000 manuscrits qui constituaient la plus grande collection qu'un individu ait jamais rassemblée¹.
- 3 Il profita des circonstances particulières qu'offrait la dispersion des bibliothèques monastiques durant les années agitées de la Révolution française pour acquérir notamment des manuscrits médiévaux, enluminés ou non : il en possédait près de quatre cents. Sir Thomas avait tenté de persuader le chancelier de l'Échiquier Benjamin Disraeli de faire acheter sa bibliothèque, afin qu'elle soit conservée à la British Library ; les négociations ayant échoué, il stipula qu'après sa mort tout devrait rester en l'état. En 1885 finalement, le petit-fils de Sir Thomas Phillipps obtint, grâce à une action en justice, l'autorisation de vendre : au cours des cent années qui suivirent, le fonds fut petit à petit entièrement dispersé.
- 4 C'est donc dans cette exceptionnelle collection que se trouvait l'album de dessins de Richard Phelps. Mais qui était ce personnage ? Il est peu connu, et les mentions de son nom apparaissent en association avec des acteurs plus en vue de la vie anglaise, tels John Bouverie ou Horace Mann. Ce dernier avait été nommé par le premier ministre anglais Sir Robert Walpole, en 1738, à la légation de Florence². Une de ses tâches était de surveiller les expatriés Jacobites et les Prétendants Stuart, notamment James Francis Edward Stuart, le « Old Pretender », et son fils Charles Edward, le « Young Pretender », tous opposés au roi d'Angleterre et soupçonnés de fomenter un soulèvement.

L'événement se produisit en 1745 en Écosse, mais la révolte prit fin un an plus tard avec la défaite de Culloden.

- 5 Dans ce contexte particulier, le grand collectionneur de dessins John Bouverie, qui était acquis à la cause jacobite, projetait un second voyage en Italie ; il avait alors vingt-deux ans. Bouverie sollicita Richard Phelps comme précepteur et se fit également accompagner de son ami James Dawkins (1722-1757), qui était déjà en 1745 un antiquaire renommé³. Les trois voyageurs ne cachaient pas leur sensibilité politique, ni même leurs contacts avec les Stuart. Horace Mann en informa dûment les autorités de Londres, surveilla leurs faits et gestes et en fit le récit à son infatigable correspondant, Horace Walpole, dernier fils de Sir Robert⁴. C'est également à travers cette correspondance qu'apparaît l'activité de collectionneur de Bouverie qui rassembla en Italie une grande quantité de dessins, notamment de Guerchin. On apprend à travers ces lettres qu'Horace Walpole ou John Chute se trouvaient souvent en concurrence avec John Bouverie pour d'importantes acquisitions⁵.
- 6 Une fois à Rome, les contacts avec les amis des « Prétendants » furent positifs pour Bouverie et Phelps, et leur ouvrirent les portes auprès d'agents, de marchands et d'artistes auxquels ils passèrent commande. En particulier l'artiste et antiquaire Augusto Bracci (1717-1795) explique, dans une lettre de 1755, qu'il a joué un rôle fondamental dans la constitution de la majeure partie de la collection de John Bouverie, non seulement en ce qui concerne les estampes et les dessins, mais également les monnaies et les camées antiques⁶.
- 7 Nicola Parise, dans l'article du *Dizionario biografico degli Italiani*⁷ qu'il consacre au Florentin Augusto Bracci, parle de son arrivée à Rome, de son activité de guide pour les visiteurs étrangers, et notamment anglais, à partir de 1747. Il semble toutefois, comme nous venons de le voir, qu'il ait été présent dans la ville en 1745 avec John Bouverie, James Dawkins et Richard Phelps. Au cours de ce séjour, les voyageurs anglais s'étaient d'ailleurs également rendus à Florence, à Rome et à Bologne.
- 8 En 1749, John Bouverie et James Dawkins retournèrent en Italie pour inviter l'helléniste anglais Robert Wood (1717 ?-1771) à les accompagner dans une expédition en Méditerranée orientale qui devait les conduire à Palmyre et à Baalbek. Malheureusement, à l'automne 1750, près de Smyrne, Bouverie mourut de la fièvre, laissant seuls ses compagnons parvenir au but. Richard Phelps, lui, était resté en Angleterre comme précepteur du jeune Henry Somerset, futur duc de Beaufort. Voilà qui nous ramène à l'album de dessins de Richard Phelps, certainement acheté à Rome en 1745.
- 9 Une grande partie de l'album (quinze folios) est consacrée à des plans et des coupes du *columbarium* des Arruntii (fig. 2), qui avait été découvert en 1736 par Francesco Belardi. Les commentaires manuscrits en anglais qui figurent sur nombre de ces dessins suggèrent que Phelps et ses compagnons ont visité le site et qu'il a noté après coup quelques éléments explicatifs au bas de chacun des folios, comme par exemple : « *Inscription fixed over the door as one goes down into the sepulchre, with the name of Francesco Belardi who discovered it: the place of which could not be pointed out in the drawing* » (« Inscription fixée au-dessus de l'entrée par laquelle on pénètre à l'intérieur du sépulcre ; elle porte le nom de Francesco Belardi qui en est le découvreur : cet endroit ne pouvait pas être noté sur le dessin »).

2. Richard Phelps, détail du columbarium des Arruntii à Rome, 1745.

© Bibliothèque de l'INHA.

- 10 En réalité, le *columbarium* des Arruntii, situé tout près de la Porta Maggiore à Rome, était déjà connu en 1733, comme nous l'apprend Pier Leone Ghezzi (1674-1755)⁸. Il s'agit du lieu où furent ensevelis les affranchis de Lucius Arruntius, durant l'époque d'Auguste et de Tibère⁹. Les plafonds de la salle principale étaient décorés de bas-reliefs en stuc et comptaient de nombreuses inscriptions ; celle qui était placée au-dessus de l'entrée rappelait la construction de l'ouvrage par Lucius Arruntius, consul en VI après J.-C.¹⁰.
- 11 Cet ensemble funéraire fut détruit à la fin du XIX^e siècle à la suite des aménagements du quartier où il se trouvait. Les seuls témoignages que nous en ayons gardés sont, d'une part, des mentions dans un livre, des dessins et des gravures, d'autre part quelques objets. En ce qui concerne les documents papier, il s'agit d'un ouvrage de l'antiquaire et marchand romain Francesco de' Ficoroni¹¹, des dessins de Pier Leone Ghezzi rassemblés dans le codex du Vatican, des gravures de Giambattista Piranesi (dont quelques-unes sont exposées ici) et enfin de l'album inédit et malheureusement anonyme (peut-être est-il dû à Augusto Bracci ?) de Richard Phelps. Quant aux objets qui ont été découverts dans l'enceinte du *columbarium*, ils furent achetés par les antiquaires romains, et notamment par Ficoroni qui en fit don au Museum Kircherianum¹². On peut citer un fragment de plaque de terre cuite décorée d'un masque de théâtre datant de la première moitié du I^{er} siècle¹³.
- 12 Les dessins de l'album Phelps aussi bien que les gravures de Piranèse trouvent leur origine dans les études de leurs prédécesseurs, et particulièrement celles de Pietro Santi Bartoli (1635-1700). À l'occasion de travaux sur la via Flaminia au nord de Rome, on découvrit en 1674 un somptueux édifice funéraire intact contenant plusieurs

tombeaux de la famille des Nasonii. Pietro Santi Bartoli, après avoir relevé *in situ* l'ensemble du décor, réalisa une série de planches peintes extrêmement détaillées dont Giovan Pietro Bellori (1613-1696) rédigea le commentaire. Leur travail donna lieu à la parution en 1680 de *Pitture antiche del sepolcro de Nasonii*, puis, après la mort de Bellori, à *Gli antichi sepolcri* en 1697. Ces deux éditions, considérées aujourd'hui encore comme exemplaires, ont été maintes fois citées comme sources du travail de Piranèse. Bartoli comme dessinateur et antiquaire, Bellori comme collectionneur, antiquaire et mécène, tous deux, pour un temps conservateurs des antiquités de Rome, furent les maîtres d'une nouvelle pratique antiquaire qui tentait de rendre accessibles au public les découvertes récentes, au fur et à mesure de leur mise au jour.

- 13 L'héritage de Pietro Santi Bartoli est certes présent dans les images en coupe ou dans les plans et les dessins techniques de Piranèse, mais l'artiste ajoute à la réalité objective une interprétation personnelle, poétique et imaginative ; son souci esthétique n'est pas non plus absent, y compris lorsqu'il nous montre des fragments informes jonchant le sol. Les gravures consacrées au sépulcre des Arruntii, partie de son grand œuvre, les *Antichità Romane*, dont les quatre tomes *in-folio* paraissent en mai 1756 et contiennent soixante et une pages de texte et deux cent seize planches, en sont une démonstration brillante (fig. 3, 4 et 5).

3. Pl. XIV «Iscrizioni e Frammenti delle Camere sepolcrali della Famiglia Arrunzia»
Publiée dans Giambattista Piranesi, *Le Antichità romane*, t. II.

© Bibliothèque de l'INHA.

4. Pl. XI « Si dimostrano nella presente Tavola il Prospetto, e Profilo di un Sepolcro delle Camere de Liberti e Servi e.c. di L. Arunzio, nella Pianta segnato a. »
 Publiée dans Giambattista Piranesi, *Le Antichità romane*, t. II.

© Bibliothèque de l'INHA.

5. Pl. X, publiée dans Giambattista Piranesi, *Le Antichità romane*, t. II.

© Bibliothèque de l'INHA.

- ¹⁴ La vue intérieure du tombeau restitue l'atmosphère de la découverte avec les antiquaires qui regardent et discutent entre eux, les fouilleurs vêtus de haillons qui semblent presque sortir eux-mêmes des tombeaux. Il faut relire Henri Focillon qui évoque cette ambiance : « Et tous ces petits personnages, dessinés d'un trait hardi, dont les proportions agrandissent l'échelle des monuments, ces *scavatori* déguenillés et ces seigneurs, ces ouvriers et ces curieux qui circulent à travers les planches de Piranesi, dressant des échelles, sondant avec des pics, assis sur des amoncellements de chapiteaux et de frises, indiquant au lecteur d'un geste démonstratif l'endroit précis où doit se fixer son attention, sont tous les auxiliaires de la pensée du graveur¹⁴. »
- ¹⁵ Piranèse est un artiste mais également un technicien qui applique son savoir pratique à l'examen des monuments romains. Fils d'un modeste tailleur de pierres de Venise qui rêvait d'un brillant avenir pour le jeune homme, il fut mis en apprentissage d'architecture. C'est là qu'il apprit à observer les structures intérieures des bâtiments, leurs assises et leurs fondations, éléments qui jouent un rôle essentiel dans l'harmonie finale d'une construction. Pour John Wilton-Ely, Piranèse était même parfois, en l'absence d'informations précises, porté à restituer dans ses dessins d'archéologie les différentes couches qui formaient les murs et se trouvaient sous les stucs¹⁵.
- ¹⁶ Comme on l'aura compris, le fonds archéologique de la bibliothèque de l'INHA recèle des documents encore inédits, affichant de prestigieuses provenances et qui ouvrent des voies originales pour l'étude du savoir antique.

NOTES

1. Nicholas A. Barbanes, *A Gentle Madness*, New York, Henry Holt & C^{ie}, 1995, p. 121. Voir également : Nicolas Barker, *Portrait of an Obsession : The Life of Sir Thomas Phillipps, the world's greatest book collector*, New York, G. P Putnam's Sons, 1967.
2. Harold Acton, *Three extraordinary Ambassadors*, Londres, Thames and Hudson, 1983, p. 24 et suiv.
3. Nicholas Turner, « John Bouverie as a collector of drawings », *The Burlington Magazine*, 1994, vol. 136, n° 1091, p. 94.
4. *Horace Walpole's Correspondence with Horace Mann*, W. S. Lewis éd., t. XVII et XVIII, New Haven, 1954 ; voir notamment : t. XVII, p. 3-5 et note 5, p. 6-12.
5. Nicholas Turner, « John Bouverie as a collector of drawings », *The Burlington Magazine*, 1994, vol. 136, n° 1091, p. 95.
6. *Ibid.* p. 97.
7. *Dizionario Biografico degli Italiani*, Rome, 1971, t. XIII, p. 610-613.
8. Pier Leone Ghezzi, *Codex Ottoboni latin 3108*, fol. 185, 186, Biblioteca Apostolica Vaticana.
9. *Corpus inscriptionum latinarum, pars VI*, Georg Reimer éd., puis Walter de Gruyter éd., 1894-1933, n° 5931-5960.
10. Eva Margareta Steinby, *Lexicon topographicum urbis romae*, Rome, Getty Trust Pubn, 1999, vol. 4, p. 275.
11. Francesco de' Ficoroni, *La Bolla d'oro dei fanciulli nobili romani e quella de' libertini*, Rome, nella stamperia di Antonio de' Rossi, 1732, p. 53.

12. Les collections du musée fondé par Athanasius Kircher en 1652 au Collège jésuite de Rome se composaient de *naturalia* et d'*artificiosa* ; à la fin du XIX^e siècle, les oeuvres romaines passèrent au Museo Nazionale Romano.
13. Silvia Bruni, « Contuccio Contucci et le Museo Kircheriano », dans *La Fascination de l'antique*, François de Polignac, Joselita Raspi Serra éd., cat. d'exposition (Musée de la civilisation gallo-romaine, 1998-1999), Paris : Somogy et Lyon : Musée de la civilisation gallo-romaine, 1999, p. 46.
14. Henri Focillon, *Giovanni-Battista Piranesi*, Paris, Laurens, 1928, p. 71
15. John Wilton-Ely, « Piranesi and the role of archaeological illustration », dans *Piranesi e la cultura antiquaria, Atti del convegno 14-17 nov. 1979*, Rome, 2^e éd. Multigrafica Editrice, 1985, p. 318.

Trouvailles fortuites, fouilles programmées : l'exemple de Naix-aux-Forges

Mathilde Avisseau-Broustet

- ¹ Le Cabinet des médailles conserve différents documents et objets se rapportant au site antique de Nasium (fig. 1), à l'emplacement actuel de Naix-aux-Forges, dans le département de la Meuse. C'est tout d'abord un trésor de bijoux romains, provenant d'une trouvaille fortuite, acquis par la Bibliothèque impériale en 1809¹, accompagné de tout le dossier d'archives², puis un cachet à collyre³, trouvé également par un habitant de Naix, acheté à un collectionneur privé, des monnaies gauloises et enfin un ensemble de relevés du site⁴, qui correspondent à la première grande campagne de fouilles officielles, en 1818. Un autre relevé manuscrit, plus tardif, datable de 1877, correspond aux fouilles de l'*oppidum* gaulois qui dominait le site.

1. Plan du site de l'antique Nasium dessiné par Denis fils, 1817.

Cabinet des médailles.

© BNF.

Des découvertes fortuites

- 2 La richesse du site de l'antique Nasium est connue depuis la Renaissance. L'emplacement de cette ancienne cité des Leuques, mentionnée par les grandes sources antiques, la *Géographie* de Ptolémée, la table de Peutinger et l'itinéraire d'Antonin, a été débattu aux XVI^e et XVII^e siècles. Mais, dès la fin de celui-ci, l'importance des découvertes aux alentours du petit village de Naix-aux-Forges et la présence de lieux-dits aux noms explicites comme « Gros Therme » ou la « Porte Tarquin » confirmèrent l'existence d'une cité antique. En 1756, dom Calmet, dans sa *Notice de la Lorraine*⁵, rapporte qu'« on y a trouvé quantité de médailles romaines, plusieurs débris de statues et de pierres travaillées qui prouvent que ce lieu était autrefois très considérable » et signale des découvertes spectaculaires, telles qu'une mosaïque ou, en 1704, le pouce et le bras en or d'une statue.
- 3 La première fouille « officielle », commanditée en 1749 par Stanislas Leszczyński, duc de Lorraine depuis 1737, mit au jour une seconde mosaïque. Lors de la percée d'une route, en 1750, ce furent des tombes, une statue colossale, et de multiples objets (urnes de verre, lampes, colonnes, armes) et monnaies qui sortirent de terre. L'inventaire des découvertes par le *Journal de Verdun*, en 1755, incita des amateurs, comme le comte Leclerc, préfet de la Meuse, et le marquis de Saint-Aubin, à entreprendre des fouilles privées.
- 4 Au début du XIX^e siècle, un notable local, Claude-François Denis (1762-1853), imprimeur et libraire dans la localité voisine de Commercy, passionné d'histoire locale et

d'antiquités, contribua à la renommée du site, en publiant systématiquement, de 1803 à 1829, toutes les découvertes dans le *Narrateur de la Meuse*, journal dont il était le créateur, le directeur et le rédacteur.

- 5 Les découvertes sporadiques abondaient : ainsi en 1802, un trésor de trois cents monnaies d'or des I^{er} et II^e siècles. Averti, le préfet en envoya trois au ministre de l'Intérieur. Cependant, les monnaies furent dispersées et vendues par les habitants ; une moitié fut acquise par le baron Marchand, maire de Metz, et un lot par Denis. En 1807, Denis estimait que depuis le début du XVIII^e siècle, près de 20 000 monnaies avaient été découvertes et dispersées et, entre 1800 et 1818, environ 6 000. C'étaient pour la plupart des monnaies romaines, mais aussi gauloises, attestant la présence d'un *oppidum* avant l'installation de la cité romaine. Cinq provenant de Nasium et dix-sept provenant de l'*oppidum* de Boviolles, sont entrées au Cabinet des médailles⁶.
- 6 En 1807, furent découverts sept cachets à collyres, publiés par C. F. Denis dès 1808 (fig. 2 et 3). Ces tablettes de pierre portent inscrits sur les petits côtés le nom de l'oculiste, celui du remède prescrit, de la maladie traitée et le mode d'utilisation. L'un d'entre eux, acquis par le baron Marchand, est entré par le biais d'un collectionneur, Robert Mowat, au Cabinet des médailles⁷. Comme cinq des autres cachets, il est inscrit au nom de Quintus Junius Taurus. L'inscription est la suivante : « *Q[uinti] IVNI[i] TAVRI DIASMYRN[es]/ POST IMPET[um] LIPPIT[udinis] / IVNI[i] TAVRI [i] ISOCRY[on] / AD SCABRIT[ias] ET CLAR[itatem] OP[abalsamatum]* », c'est-à-dire « De la composition de Quintus Junius Taurus : collyre à la myrrhe, à employer après une violente maladie / De la composition de Junius Taurus : collyre merveilleux contre les croûtes et pour éclaircir la vue. » Trois autres cachets furent retrouvés en 1829. La concentration de ces objets, ainsi que la présence d'une statuette d'Esculape, trouvée en 1809, suggère une activité médicale, que l'on retrouve souvent dans les grands sanctuaires gallo-romains. Or les fouilles récentes ont montré que le site avait une fonction religieuse importante : en effet, neuf *fana*, temples gaulois, ont été mis au jour. De plus, la découverte de « trésors », qui pourraient être des offrandes aux temples, pourrait confirmer cette hypothèse.

2. Cachet à collyre avec deux côtés inscrits.

Cachet de l'oculiste Quintus Junius Taurus : prescription d'un collyre à la myrrhe pour éclaircir la vue. Marbre vert, L. 4,6 cm, l. 3,4 cm, II-III^e siècle ; Cabinet des médailles, inv. 65.4704.18 ; Reg.M.6072.

© BNF.

3. Vue des inscriptions en positif, par inversion du cliché photographique.

© BNF.

Le trésor de bijoux

- 7 Ainsi, le 15 février 1809, un habitant, Pierre Maulan, trouva dans son champ un coffret en bois garni de lames de cuivre, contenant, outre une statuette d'Esculape en pierre, de multiples bijoux et monnaies : huit colliers d'or et de pierres (fig. 4), cinq bagues en or, six en argent, de petites bagues à intailles, un style d'ivoire, un lingot d'argent de trois ou quatre onces, un rouleau d'or en fil de plus d'une demi-livre, des doigts creux en or ainsi que 1450 monnaies en parfait état, dont un tiers était des deniers en argent fin, et les deux autres tiers des *antoniniani* en argent à bas titre ou fourrés, à l'effigie d'empereurs et d'impératrices du III^e siècle et quelques médaillons de bronze des I^{er} et II^e siècles. Malheureusement, l'ensemble fut dispersé : un antiquaire de Metz acheta les monnaies tandis que, par ordre du ministre de l'Intérieur, une partie des bijoux était acquise pour la Bibliothèque impériale, pour la somme de 1680 francs, le 5 mai 1809. Ceux-ci ont été soigneusement décrits dans l'état dressé à cette occasion :

1. Un ornement ou collier composé de cinq petites colonnes creuses de 4 cm de longueur, de quatre médailles d'or montées dans un entourage en filigrane et de deux camées grossièrement travaillés, représentant, l'un : Minerve casquée, l'autre :

une dame romaine (Julia Domna ?) [suit la description des quatre *aurei*, aux effigies d'Hadrien, de Septime Sévère et de ses deux fils].

2. Une médaille d'or montée avec bélières, tête laurée d'Antonin, tête de Marc-Aurèle jeune.

3. Une chaîne d'or à trois branches de 25 cm avec deux ornements en or dans lesquels sont montées deux petites pierres vertes et une petite perle.

4. Un collier de 25 grains d'or, creux, à facettes.

5. Autre de 7 morceaux de jade [en fait des émeraudes] et de 8 noeuds d'or.

6. Autre de verroterie et de petits anneaux d'or, avec trois grains d'or à facettes et deux agrafes d'or, long de 36 cm.

7. Autre, entremêlé de grains de verroterie et de petits grains d'or, avec trois plaques travaillées en filigrane, long de 40 cm.

8. Autre de 55 cm mêlé de toutes sortes de verroteries et de quelques petites perles.

9. Autre de 47 cm.

10. Cinq bagues en or, avec deux onyx nicolo et une cornaline grossièrement gravée.

11. Deux bagues en argent, sans pierres ; une bague en argent avec une cornaline représentant un aigle ; une bague en argent, on lit sur la plaque en lettres noires COMOD ; une autre avec un onyx nicolo représentant un homme appuyé sur un cippe, tenant une branche, devant un petit autel, sous un arbre. Travail grossier ; trois anneaux d'argent ; un cœur en argent, avec bélière, et quelque figure grossièrement tracée ; quatre petits fragments d'ornements d'argent.

4. Les huit colliers du trésor de Naix.

Collier à perles dodécagonales en or, L. 30 cm, ^{II}^e-^{III}^e siècle ; Cabinet des médailles, inv. 56.119.

Collier à triple rangs de grenats et perles d'or, L. 38 cm, ^{II}^e-^{III}^e siècle ; Cabinet des médailles, inv. 56.121.

© BNF.

- 8 Le collier aux camées (fig. 5) est tout à fait exceptionnel par sa richesse, la qualité du travail de l'or, découpé à jour et orné de filigranes, l'alliance de monnaies d'or et de

camées. Il est le seul collier subsistant de la Gaule romaine où les camées sont restés dans leur montage d'origine. Ces camées sont visiblement contemporains des monnaies les plus récentes, celles de Caracalla et de Géta, ce qui permet de dater le bijou du tout début du III^e siècle.

5. Détail du collier aux camées.

© BNF.

- 9 La présence de fil d'or roulé et d'un lingot d'argent, complétée par la trouvaille d'un lingot d'or en 1812, de grenaille d'or en 1819, d'ambre brute, non taillée, avant 1839 et de nombreuses pierres gravées – 235 environ⁸ – tout au long du XIX^e et du XX^e siècle ainsi que de quelques-unes simplement polies, fait supposer l'existence d'ateliers d'orfèvres et de graveurs de pierres à Nasium.

Le début des fouilles programmées

- 10 Ces incessantes découvertes décidèrent le préfet de la Meuse, le comte d'Arros, à ordonner des fouilles, par arrêté du 28 février 1818. Le ministre de l'Intérieur alloua la somme de 2000 francs, avec un double projet : « Obtenir quelque découverte utile pour l'histoire du site et procurer des secours à la classe malheureuse de la population. » Claude-François Denis fut chargé, en raison de ses publications sur le site, de leur direction. Il ouvrit un « atelier de charité » consacré aux fouilles, embauchant soixante-douze ouvriers et, pendant deux mois, du 11 mars au 16 avril 1818, il fit ouvrir plusieurs tranchées afin de reconnaître la topographie et de dégager plusieurs édifices.
- 11 Nous devons à son fils un plan détaillé du site, dessiné en 1817, donnant l'état des découvertes avant le début des fouilles. Trois versions sont conservées au Cabinet des

médailles : le premier jet, avec corrections des légendes ; le plan achevé, à l'encre aquarellé sur papier crème doublé de bleu ; le plan préparé pour l'impression⁹. Dans le cartouche est inscrit : « Plan figuratif du site de l'Antique Nasium et de ses environs, dessiné à vue d'œil et sans toisé géométrique par Denis fils, élève en médecine, en 1817. » Si on le compare au plan géométral de Bellot-Herment en 1818¹⁰, les proportions sont moins justes, le tracé de la rivière de l'Ornain moins sinueux, et l'échelle n'est pas indiquée. Par contre, les emplacements des découvertes effectuées entre le début du XVIII^e siècle et 1817 sont marqués par des lettres qui renvoient à la légende insérée dans la carte, dessinant ainsi l'histoire archéologique du site et délimitant les espaces intéressants à explorer. Cette conception du plan comme un rapport complet, alliant indications géographiques et topographiques (rivière, champs et bois, reliefs, routes et chemins, lieux-dits...) à une présentation historique et archéologique, apparaît à la fin du XVI^e siècle¹¹. Elle reste en usage tout au long des XVII^e et XVIII^e siècles, par exemple dans les relevés exécutés par les ingénieurs des Ponts et Chaussées à la demande du comte de Caylus, afin d'illustrer les antiquités de la Gaule¹².

- 12 Ici, les trouvailles de monnaies, du « trésor » de bijoux, d'un lingot d'or sont précisées, ainsi que les vestiges archéologiques, tombeaux, mur d'enceinte, voie romaine, aqueduc, « usine de cuivre », monuments. Ainsi, sur le lieu-dit de Gros Thermes, est-il marqué : « lieu probable de Bains. On dit qu'en 1749 on y a trouvé un superbe pavé en cailloux variés ». Et c'est là que Denis père ouvrit la première tranchée en 1818, qui lui permit de reconnaître le plan des thermes, les hypocaustes et l'alimentation en eau par un aqueduc. Une carte manuscrite, due au crayon de Denis fils, conservée au département des Cartes et Plans, présente les résultats de la fouille et le dessin des mosaïques¹³, tandis qu'une autre donne la vue d'ensemble du site à la fin de 1818¹⁴. Cette étude fut complétée en 1838 par une seconde campagne de fouilles visant à reconnaître toutes les pièces caractéristiques des bains publics, *caldarium*, *tepidarium*, *frigidarium*. D'autres tranchées furent ouvertes en des points stratégiques, correspondant aux zones riches en débris antiques signalées sur le plan. Par exemple, là où Pierre Maulan avait découvert le trésor de bijoux et de monnaies, Denis reconnut une place publique et des maisons d'habitation. Grâce à cette courte campagne, la topographie de l'antique Nasium se dessinait, avec un forum, des maisons, des jardins, des portiques, des thermes, un aqueduc, un temple, des voies pavées et une nécropole. Les résultats furent envoyés au préfet de la Meuse et publiés par Denis dans les recueils des *Travaux de la Société des sciences, des lettres et des arts de Nancy*¹⁵.
- 13 Malgré l'importance très nette du site, les fouilles « officielles » seront ensuite sporadiques et ne concerneront que quelques sondages. Après la mort de Denis en 1853, c'est un autre notable, Léon Maxe-Werly (1831-1901), de Bar-le-Duc, qui reprit, à titre privé, quelques campagnes. Nous devons à ce passionné, qui avait réuni une vaste documentation sur Nasium et la région de la Meuse, le don au Cabinet des médailles des plans de Denis fils, auquel est joint un autre relevé cartographique manuscrit, peut-être de la main de Léon Maxe-Werly, datable de 1877¹⁶. Il reprend le système de présentation « à l'ancienne » des plans de Denis. Intitulé « Plan du Châtel de Boviollles avec l'indication précise des endroits où ont été faites les principales trouvailles », il comporte la liste et la description des découvertes, rouelles, monnaies et cercueil de pierre, avec le nom du découvreur et parfois la date.
- 14 Après Maxe-Werly, les prospections ne reprendront qu'en 1969. L'importance du site, où succède à un *oppidum* gaulois une riche cité romaine, est telle que son étude se

poursuit toujours, afin de mieux appréhender le rôle de la cité, centre religieux ou politique, et l'étendue et la variété de ses activités artisanales, comme la sidérurgie.

- 15 La documentation écrite sur Nasium est très fournie, tant publications scientifiques dispersées dans des revues savantes que rapports manuscrits et journaux de fouilles, regroupés notamment à la Bibliothèque municipale de Bar-le-Duc. L'ensemble du Cabinet des médailles, bien que partiel, permet cependant d'appréhender l'évolution de la prospection au cours du XIX^e siècle, depuis la trouvaille fortuite du trésor de bijoux en 1809 jusqu'aux essais de fouilles systématiques en 1818, qui fournissent les premiers plans d'ensemble du site, et au déplacement de l'intérêt, dans le dernier tiers du siècle, sur l'*oppidum* gaulois et les antiquités nationales.

BIBLIOGRAPHIE

Félix Liénard, *Archéologie de la Meuse*, Verdun, 1881, p. 9-41 (avec le compte rendu des notes manuscrites de Claude-François Denis).

Franck Mourot, *Carte archéologique de la Gaule*, 55, *La Meuse*, 2002, p. 397-457 (étude extrêmement détaillée, s'appuyant notamment sur des manuscrits inédits, avec une partie historique, la chronologie des fouilles du XVII^e siècle à 1999, les listes de tous les objets découverts).

Franck Mourot et Thierry Dechezleprêtre, *Nasium, ville des Leuques*, Bar-le-Duc, 2004.

NOTES

1. Cabinet des médailles, inv. 56.119 ; 56.121 ; 56.125 à 128 ; 56.130.
2. Archives du Cabinet des médailles, 7ACM 9.
3. Inv. 65.4704.18, registre d'acquisition, M. 6072.
4. Archives du Cabinet des médailles, 1ACM FI2.
5. Dom Calmet, *Notice de la Lorraine*, t. II, Nancy, L. Beaurain, 1756, p. 185-186.
6. Ernest Muret et Anatole Chabouillet, *Catalogue des monnaies gauloises de la Bibliothèque nationale*, Paris, E. Plon-Nourrit, 1889 ; les n° 7549, 7751, 8971, 9723, 9137, provenant de collections privées (don du duc de Luynes, 1862 ; acquisition de M. de Saulcy, 1872) sont de Nasium ; les n° 8031, 8034, 8348, 8417, 9056, 9090, 9097, 9106, 9111, 9113, 9119-9120, 9126, 9136, 9209-9210, 9255 viennent de l'*oppidum* gaulois de Boviolles.
7. Reg. M.6072 ; voir Jacques Voinot, *Les Cachets à collyre dans le monde romain*, Montagnac, 1999, n° 40.
8. Liste dans CAG 55, Meuse, p. 426-436.
9. Trois autres, également manuscrites et rehaussées de lavis, sont conservées au département des Cartes et Plans : GED 15748, 15749 et 15750, registre B 0973 ; l'une, signée de Denis fils, est datée de 1817 ; une seconde est par contre postérieure à la campagne de fouilles de 1818, dont elle montre les emplacements ; la troisième se concentre sur la zone des thermes et deux détails des mosaïques de pavement y sont dessinés, rehaussés d'aquarelle.
10. CAG p. 399, d'après un manuscrit inédit de F. Bellot-Herment, Bibliothèque municipale de Bar-le-Duc, ms 628-7.

11. Voir Alain Schnapp, *La conquête du passé*, Paris, Carré, 1993, p. 151 : gravure du site de Stonehenge, datée de 1575 ou, *ibid.* p. 164, le site de Jelling dessiné pour Ole Worm en 1643.
12. Voir Pierre Pinon, « Caylus et les ingénieurs des Ponts et chaussées », dans *Caylus mécène du roi : collectionner les antiquités au XVIII^e siècle*, Irène Aghion éd., cat. d'exposition (Bibliothèque nationale de France, 2002-2003), Paris, INHA, 2002, p. 101-119.
13. Bibliothèque nationale de France, département des Cartes et Plans, GE D 15750.
14. Bibliothèque nationale de France, département des Cartes et Plans, GE D 15748 : « Plan géométral de l'emplacement de l'antique Nasium qui offre, outre les fouilles faites en 1818, la topographie de ses environs, notamment celle des camps Lepléen et Chatel ».
15. *Travaux de la Société des sciences, des lettres et des arts de Nancy*, 1819, p. 124-143.
16. Archives du Cabinet des médailles, 1 ACM FI 2.

Les enrichissements du Cabinet des médailles : achat de collections, saisies révolutionnaires

La Collection de Nicolas-Joseph Foucault (1643-1721) et de Nicolas Mahudel (1673-1747)

Mathilde Avisseau-Broustet

- 1 Parmi l'ancien fonds hérité du Cabinet du roi, il est souvent difficile de repérer la provenance des objets, et ce d'autant plus pour les « antiques ». En effet, les gardes dressaient régulièrement des inventaires des monnaies, qu'elles soient antiques ou modernes, et des pierres gravées, mais plus rarement des objets dispersés. L'aide apportée par les documents conservés dans les archives du département peut alors s'avérer précieuse.
- 2 Un cas exemplaire est celui de la collection réunie par Nicolas-Joseph Foucault et Nicolas Mahudel. Entrée en 1727 au Cabinet, elle était accompagnée non seulement des lettres concernant son acquisition, d'un inventaire, mais aussi d'un recueil de dessins, grâce auquel il est possible, aujourd'hui, d'identifier avec certitude une partie des objets (fig. 1)¹.

1. Dossier d'acquisition de la collection Mahudel, 1727.

Ensemble de lettres reliées par un ruban. Papiers concernant l'acquisition du cabinet d'antiques de M. Mahudel, 1727.

H. 33,5 cm ; L. 20,5 cm ; Cabinet des médailles, 2 ACM 11.

© BNF.

La collection

- 3 Le noyau initial de cet ensemble avait été rassemblé par Nicolas-Joseph Foucault, conseiller d'État. L'introduction de l'inventaire manuscrit établi en 1727 par Mahudel le précise bien : « On ne se propose pas d'expliquer ici l'utilité dont peut être un aussi grand recueil pour l'intelligence de l'histoire, de la religion, des moeurs et des usages des anciens. Il ne s'agit que du choix et de la rareté de ces preuves originales, qui ont fait pendant plus de trente ans l'objet des recherches de celui qui est enfin parvenu à rassembler toutes les pièces que l'on trouvera sommairement décrites dans ce catalogue ; leur singularité, leur nombre et leur variété sont tels que le Recueil qu'elles composent peut passer, sinon pour unique, absolument parlant, au moins pour le plus considérable que l'on connaisse [...]. Aussi a-t-il été formé non seulement d'une infinité de découvertes faites dans l'Europe et dans l'Asie, mais encore de la réunion de plus de douze cabinets entiers, qui avaient déjà un grand nom, à la tête desquels est celui de feu M. Foucault, conseiller d'État, si souvent cité dans nos livres. »
- 4 Sur les quelque mille objets listés, environ deux cent cinquante portent des renvois aux dessins, commandités par Foucault, nous permettant d'identifier sa part de collection (fig. 2 et 3). La première page porte en titre : *Desseins des figures, bas reliefs et inscriptions, vases, lampes et instruments de sacrifices et autres curiositez de ce genre qui composoient le*

Cabinet de feu M. Foucault Conseiller d'Etat ordinaire et qui appartiennent présentement à M. de Boze de l'Académie Française.

2. Pl. XXV : Hermès double d'époque romaine

Publiée dans le recueil de dessins du cabinet Foucault, troisième armoire.

© BNF.

3. Hermès double de Dionysos jeune et Dionysos barbu.

Marbre, H. 24,5 cm, II^e siècle ; Cabinet des médailles, Inv. 57.41.

© BNF.

- 5 Une dizaine de dessins sont signés et datés : *Doré 1714*, les autres ne sont pas tous de la même main. Les deux cent vingt et une planches se composent soit, pour les objets les plus importants, de dessins en pleine page à la mine de plomb, à l'encre brune ou noire rehaussée de lavis d'encre ou parfois de rehauts d'aquarelle, soit, pour le petit *instrumentum*, de dessins de petits formats sur des papiers découpés et collés. Certains ont été utilisés par l'abbé Bernard de Montfaucon dans son grand ouvrage : *L'Antiquité expliquée et représentée en figures*, en 10 volumes parus en 1719. Lorsque tel est le cas, les gravures de Montfaucon ont alors été collées à côté des dessins correspondants.
- 6 Sur certains versos apparaît la mention « *Reconnu et parafé suivant le Traité du 12 mars de la présente année 1719* » de la main même de Foucault, dont la signature complète se retrouve une fois. Étant donné sa date, le « traité » est vraisemblablement celui qui concerne la vente des antiquités de Foucault à son ami Gros de Boze, au début de l'année 1719. Ce dernier, nommé quelque temps plus tard garde du Cabinet du roi, ne voulut pas conserver de collection privée. Il vendit ses monnaies au maréchal d'Estrées, et les antiques de Foucault au médecin et numismate Nicolas Mahudel², son collègue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Dès 1727, celui-ci les revendit au roi, « sur les représentations réitérées [de Gros de Boze]³ » pour la somme de 40 000 livres. Dans une lettre du 1er février 1727 conservée au département des Monnaies, médailles et antiques, Mahudel écrit : « Quoique je puisse bien me flatter de voir aller au moins à 50 mil livres les offres que divers seigneurs étrangers ont commencé à me faire de mon grand recueil de figures, et autres monuments antiques, et que je sache même que l'estimation qu'on en a faite par ordre du Roi est à peu près de cette somme : néanmoins le regret que j'aurais de voir sortir du Royaume un recueil si précieux et qui

manque absolument au cabinet de Sa Majesté me déterminent à lui offrir pour la somme de quarante mil livres qui n'est guère que la moitié de celle à laquelle il me revient [...]. »

- 7 Malheureusement, l'identification des objets vendus par Mahudel, trop sommairement décrits dans l'inventaire dressé lors de la vente, est quasiment impossible, hormis la partie provenant de Foucault, grâce aux dessins donnés par ce dernier avec sa collection et reliés postérieurement avec l'inventaire Mahudel.

Nicolas-Joseph Foucault

- 8 Le personnage est bien connu des historiens grâce à ses *Mémoires* publiées en 1862⁴. On y trouve une mine de renseignements sur l'administration du royaume au XVII^e siècle et sur les conséquences de la révocation de l'édit de Nantes. Foucault y relate ses activités d'intendant, tout au long de ses trente-deux ans de carrière. Nommé à Montauban en 1674, puis à Pau, dans le Béarn, en 1684, puis à Poitiers, en 1685, puis en Basse-Normandie, à Caen, de 1689 à 1704, il ne put revenir qu'à soixante et un ans à Paris, où il termina sa carrière comme chef du conseil de Madame, princesse Palatine, séduite par son érudition. Il fut certainement un excellent serviteur de l'État, tout entier dévoué à la cause du roi. L'éloge, prononcé à sa mort par son ami Gros de Boze, garde du Cabinet du roi⁵, devant l'Académie des inscriptions et belles-lettres, souligne ses capacités exceptionnelles de gestionnaire mais aussi ses aptitudes, très appréciées par le roi, à rétablir l'ordre et à obtenir la conversion des Réformés, sans s'attarder sur les méthodes employées. Certes, celles-ci jettent une ombre sur le personnage, partisan des dragonnades et auteur de répressions sévères contre tous les séditieux du royaume. Cependant, d'autres aspects de sa personnalité ont été relevés par ses contemporains, en particulier son intérêt pour le développement de l'éducation et de la culture, par la création d'écoles et de sociétés savantes, ainsi que son goût pour l'économie, l'histoire, l'architecture et l'archéologie régionales. Ainsi, dans les différents postes qu'il occupa, il faisait établir des cartes, dessiner les édifices importants, anciens ou modernes, relever les blasons, les inscriptions funéraires, copier les cartulaires. C'est par ce biais-là qu'il réunit une riche collection, comme le souligne Montfaucon dans la préface de *L'Antiquité expliquée*⁶ : « M. Foucault, conseiller d'État m'a fourni [des figures] plus que nul autre. La charge d'intendant qu'il a exercée dans plusieurs provinces lui a donné moyen de découvrir beaucoup de pièces antiques [...]. Comme il a un goût merveilleux, il a fait un des plus beaux cabinets du royaume, et peut-être de l'Europe. »
- 9 Il est possible que son goût de collectionneur lui soit venu en recherchant pour la bibliothèque du roi, à la demande de Colbert, des manuscrits anciens. Ainsi, en 1678 à Moissac, il dénicha dans l'abbaye un ouvrage attribué à Lactance, présumé perdu, *De mortibus persecutorum*, mais très rapidement il se met à amasser pour lui-même manuscrits, monnaies et antiquités.
- 10 Sa collection de manuscrits, dispersée de son vivant, comprenait, entre autres, cent vingt-trois livres d'heures, dont celles de René d'Anjou⁷, des bibles, des cartulaires et un riche ensemble de pièces sur l'histoire, le droit public et l'administration de la France, réunies en 180 volumes in-folio.
- 11 Ses séries numismatiques n'étaient pas moins célèbres. Lorsqu'il décida de s'en séparer, en 1708, sa collection comptait autour de quinze mille monnaies, toutes antiques, soit

autant, par exemple, que celle de Christine de Suède. Sa suite de deux mille six cents pièces d'argent impériales est à cette époque la plus riche connue, celle de mille trois cents monnaies des villes grecques est exceptionnelle, ainsi que celle, complète, des rois de Syrie, Macédoine, Égypte. S'il a peu de monnaies d'or, elles sont toutes d'une grande rareté, de même que ses monnaies des « tyrans » et ses médaillons. La vente, en 1716, de ses dix mille monnaies de bronze au duc de Parme pour 18 000 livres montre la valeur qui lui était attribuée⁸.

- 12 L'archéologie est également un de ses domaines de prédilection. Si l'on ne sait pas grand-chose des fouilles entreprises à Montauban avec Raymond de la Faye, son intense activité archéologique en Basse-Normandie est mieux connue. Non seulement il fait établir des relevés et des dessins de la « tapisserie » de Bayeux, de l'abbaye Saint-Étienne de Caen, de ruines et d'inscriptions, mais surtout il fait mener des fouilles sur des sites anciennement connus, mais restés inexplorés. Près de Valognes, il met ainsi au jour, avec une équipe de près de deux cents ouvriers, les ruines d'un théâtre de plus de trois mille places, dont il fait relever le plan. Il attribue justement le site à l'ancienne cité d'Alauna. Dans le village de Vieux, près de Caen, il retrouve les vestiges d'un aqueduc, d'une voie romaine, des débris de colonnes et des inscriptions, qui éveillent sa curiosité et l'amènent à entreprendre une campagne de fouilles. En 1704, il envoie à l'Académie des inscriptions et belles-lettres un rapport sur la découverte de plusieurs édifices, aux fondations encore complètes, parmi lesquels figurent des thermes⁹; Foucault joint à son dossier la copie des inscriptions principales et la description des monnaies trouvées sur le site. L'étude de ces documents l'amène à la conclusion qu'il s'agit de l'ancienne cité des Viducassiens, identifiée auparavant avec la ville de Bayeux, cité qui aurait été abandonnée au IV^e siècle, date des monnaies les plus tardives. Il est aidé dans ses recherches par son bibliothécaire et secrétaire, Antoine Galland, à son service de 1697 à 1708. Personnalité hors du commun, ce dernier a consacré sa vie entière à l'érudition, et a certainement secondé Foucault, sinon pour réunir ses collections, du moins pour les étudier.

Antoine Galland

- 13 Antoine Galland (1646-1715)¹⁰, d'origine modeste mais connaissant le grec, le latin et l'hébreu, avait été choisi par Colbert pour accompagner, de 1670 à 1675, le marquis de Nointel, ambassadeur de France à Istanbul, dans ses voyages en Turquie, en Thrace, en Macédoine, en Grèce et en Asie Mineure. Le savant était chargé de rapporter de ces pays des manuscrits pour le Collège royal. Il en profita pour copier toutes les inscriptions qu'il rencontrait, dessiner les monuments et collecter des marbres. Ayant également rapporté des monnaies, il eut l'occasion de rencontrer les gardes du Cabinet du roi qui l'encouragèrent à entreprendre un second voyage. Il apparaissait comme une recrue d'autant plus précieuse qu'il avait appris le turc, le persan et l'arabe. Il repartit donc en 1675, puis, de 1679 à 1688, d'abord pour le compte de la Compagnie des Indes puis, nommé antiquaire du roi, pour collecter des manuscrits, des monnaies et des antiques pour celui-ci.
- 14 Galland avait donc déjà accompli une longue carrière d'« antiquaire » lorsqu'il entra au service de Foucault. La variété de ses publications montre l'étendue de ses connaissances : un *Dictionnaire de numismatique*, de nombreuses dissertations sur des monnaies ou les monuments orientaux voisinent avec un *Traité du café*, une *Bibliothèque*

orientale, sorte d'encyclopédie du monde islamique. Mais surtout, le travail auquel il consacra les quinze dernières années de sa vie fut la traduction de manuscrits arabes et la transcription de légendes orales qui donnèrent naissance aux *Contes des mille et une nuits*.

15 C'est donc à ce chercheur infatigable que Foucault eut le génie de s'adresser pour s'occuper de ses collections. Le résultat de ses douze années de travail a malheureusement disparu ; Galland avait pourtant catalogué quasiment toutes les séries dont il avait la charge : six volumes étaient consacrés aux monnaies, un volume aux manuscrits des « poètes français, anciens et modernes » ; or, tout est perdu. On peut supposer que le portefeuille de dessins de la collection d'antiques était accompagné d'un catalogue manuscrit. Aucune indication ne nous reste donc sur la provenance des objets ; certains viennent à coup sûr des fouilles de Basse-Normandie, notamment parmi les petits bronzes, armes ou fibules, sans que nous puissions en être sûrs. L'introduction de ses *Mémoires* fait état de bronzes « découverts en France, à Lyon, Nîmes, Arles, Narbonne », sans plus de précisions. Et du journal de Galland, tenu fidèlement de 1669 à sa mort en 1715, il ne reste que huit petits volumes couvrant douze années, dont aucune ne correspond à la période qui nous intéresse.

16 Les sources d'étude possibles pour la collection d'antiques de Foucault restent donc limitées : ce sont principalement, outre nos dessins et notre inventaire manuscrit, les commentaires de Montfaucon dans son *Antiquité expliquée et représentée en figures*, où il publie cent vingt antiques Foucault. Cependant, pour Montfaucon, l'objet reste une illustration de ses théories ; aussi ne se soucie-t-il guère de préciser la provenance et le contexte de découverte, contrairement à ce que fera le comte de Caylus quarante ans plus tard. L'influence de Montfaucon se fait sentir dans l'ordre suivi par l'inventaire manuscrit de la collection qui, est-il dit dans la préface, reprend celui

qu'ils occupent dans le cabinet ou espèce de Galerie qui les contient. Ils y sont rangés dans huit armoires vitrées [...].

La première de ces armoires comprend toutes les Sortes de Divinités qu'adoroient les Égyptiens et les différentes choses qui concernent le culte et les usages de ces anciens Peuples.

La Seconde est pour les Divinités de premier ordre adorées par les Grecs et les Romains.

La Troisième est pour les Divinités de second ordre que ces mêmes peuples adoroient, leurs Dieux Lares et Pénates etc.

La Quatrième renferme les autres attributs du culte et de la Religion des mêmes Peuples.

La Cinquième est remplie par divers monuments de choses qui ont esté à leur usage.

La Sixième contient leurs antiquités Sépulchrales.

La Septième est un recueil particulier des Testes et Bustes, de Rois, d'Empereurs et d'Impératrices, Princes, Héros et Philosophes.

La Huitième enfin est occupée par les antiquités Gauloises et Chrétiennes.

17 Si l'on feuillette aujourd'hui le recueil de dessins, voit-on ce qui suscitait la jalousie de notables de province, comme son parent Bory de Saint-Vincent qui aurait bien aimé bénéficier d'une partie de l'héritage ? Pas de grande statuaire – celle qu'il possédait dans sa maison de campagne, à Athis, a échappé à la vente –, peu de pièces exceptionnelles, mais beaucoup d'objets de la vie quotidienne, de nombreuses statuettes, des portraits d'empereurs, parfois antiques, mais surtout de la Renaissance ou du *xvii^e* siècle. Dans sa riche collection de bronzes figurent aussi beaucoup de pièces modernes, considérées alors comme antiques. Une place de choix est donnée à l'Égypte,

avec quarante-deux objets, surtout des bronzes, mais aussi un vase canope, des stèles d'Horus sur les crocodiles, une grande statuette d'homme en bois (fig. 4).

4. Pl. XXXIII : statuette égyptienne de bois

Publiée dans le recueil de dessins du cabinet Foucault, première armoire.

© BNF.

- 18 Cet ensemble qui fut à l'époque considéré comme un apport exceptionnel à la collection royale nous semble aujourd'hui assez disparate. Contrairement aux monnaies rassemblées selon un projet mûrement réfléchi et systématique (suites de villes, suite des rois hellénistiques, suite des tyrans...), les objets sont modestes et assez hétérogènes. La collection est caractéristique du goût du XVII^e siècle, basée comme nous l'avons vu sur les catégories de Montfaucon, mais sans innovation.

NOTES

1. Lettres concernant l'acquisition : Cabinet des médailles, 2 ACM 11 ; inventaire manuscrit de la collection Mahudel et recueil de dessins de la collection Foucault reliés ensemble sous la cote Res 40009 Fou F.
2. Nicolas Mahudel écrivit notamment une *Histoire des médaillons*, restée inédite, d'après la collection de 600 médaillons de l'abbé de Camps, et une *Dissertation historique sur les monnaies antiques d'Espagne*, publiée à Paris en 1725.

3. « Éloge de Gros de Boze », dans *Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, Paris, 1759, t. XXV, p. 268.
4. Nicolas-Joseph Foucault, *Mémoires de Nicolas-Joseph Foucault*, Paul Baudry éd., Paris, Imprimerie impériale, 1862 ; voir aussi Pierre Gouhier, *L'Intendance de Caen en 1700 : édition critique des mémoires rédigés sous la direction de Nicolas-Joseph Foucault « pour l'instruction du duc de Bourgogne »*, Paris, Éd. du CTHS, 1998.
5. *Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, Paris, t. V, p. 395-403.
6. Bernard de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée*, t. I, préface, p. XIX, Paris, F. Delaulne, 1719.
7. Bibliothèque nationale de France, Ms lat.17332 ; sur cette collection, voir Léopold Delisle, *Le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, vol. 1, Paris, Imprimerie impériale puis Imprimerie nationale, 1868-1881, p. 374-378.
8. Sur les collections de Foucault, en particulier de numismatique, voir Antoine Schnapper, *Le Géant, la licorne et la tulipe*, Paris, Flammarion, 1988, notamment p. 297-301.
9. *Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, Paris, 1663-1710, t. I, p. 290- 294.
10. Sur Galland, voir Gros de Boze, « Éloge d'Antoine Galland », dans *Histoire de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres*, Paris, 1718-1725, t. III ; Mohamed Abdel-Halim, *Antoine Galland, sa vie, son oeuvre*, Paris, A. Nizet, 1964 ; Margaret Sironval, « Portrait d'un humaniste du XVIIe siècle, Antoine Galland », dans Floréal Sanagustin dir., *L'Orient au coeur. Mélanges en l'honneur d'André Miquel*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, p. 193-204.

Le Musée révolutionnaire

Irène Aghion

- 1 Après la nationalisation des biens des églises, qui intervint dès 1789-1790, la saisie des biens des émigrés fut décidée dans la foulée de la fuite du roi à Varennes et leur aliénation mise en place par décret en septembre 1792. Les redistributions qui s'en suivirent ont représenté un facteur d'enrichissement sans précédent pour le Cabinet des médailles. De plus, au cours des années tumultueuses de la Révolution, la vocation du Cabinet changea : le classement systématique des collections et leur conservation, ainsi que leur présentation didactique, devinrent les objectifs prioritaires.
- 2 Une procédure régulière fut mise en place. Les opérations de confiscation furent strictement contrôlées et consignées dans des documents revêtus de la signature des divers responsables.
- 3 Les objets étaient alors entreposés dans des dépôts aménagés pour l'occasion, le plus important étant l'hôtel de Nesles, rue de Beaune (fig. 1). L'administration en était assurée par un conservateur qui avait en charge le traitement des collections : à leur arrivée, les objets recevaient une étiquette qui portait l'initial du dépôt, un numéro d'inventaire et le nom de l'ancien propriétaire (« Émigré Hocquart », « Émigré Crécquy » etc.) (fig. 2). Ces données, complétées d'une description et de dimensions, étaient reportées sur le registre d'entrée ; une note en marge précisait ensuite la collection publique à laquelle l'œuvre avait été attribuée. Les registres ou les documents de sortie, les décharges, les accusés de réception étaient dûment signés par les conservateurs et les commissaires de la Révolution.

2. Petits vases déposés au Cabinet des médailles en 1795, avec le nom des collectionneurs.

Hanap en corne portant l'étiquette « N°4 Emigré Créquy ». Travail français du ^{xviii} siècle, h. 14 cm ; ancien n° 37, Cabinet des médailles.

Coupe ionienne portant l'étiquette : « Emigré Hocqua[rt] » sous le pied. Vernis noir, lèvre et haut de la vasque en réservé, pied bas, deux anses horizontales, diam. 13,8 cm, début du ^{vi} siècle av. J.-C. ; de Ridder 1088 (ancien n° 3099), Cabinet des médailles.

Flacon hellénistique sans anse portant une étiquette manuscrite : « N°--- Emig. Crequy », empreinte digitale du potier sous le vase. Haut col à lèvre débordante, non peint, vernis noir sur le col, h. 9,3 cm, ⁱer siècle av. J.-C. ; Ancien n° 3327, Cabinet des médailles.

© BNF.

- 4 À l'occasion du rattachement de la Commission temporaire des arts au Comité d'instruction publique, au mois d'août 1793, le rôle pédagogique du musée et la fonction didactique des collections furent affirmés avec une énergie renouvelée. Le musée devint le lieu de mise en œuvre d'une pensée organisatrice et classificatrice.
- 5 Félix Vicq d'Azyr, premier médecin de la reine Marie-Antoinette, l'un des pionniers de l'anatomie comparée, et l'historien bénédictin dom Germain Poirier se chargèrent de rédiger *l'Instruction sur la manière d'inventorier et de conserver [...] tous les objets qui peuvent servir aux arts, aux sciences et à l'enseignement*, directive destinée à être envoyée dans tous les départements¹. La section VIII du document concernait les antiquités.
- 6 Ces textes fondateurs jettent les bases de l'Inventaire général en ce qu'ils proposent un système descriptif et une classification alphanumérique qui peuvent s'appliquer à tous les domaines d'étude et à l'ensemble des champs de la connaissance : histoire naturelle, œuvres d'art, objets scientifiques ou outils de métiers²... »
- 7 Le garde du Cabinet des médailles, Jean-Jacques Barthélemy (1716-1795), était à cette époque membre du Comité d'instruction publique³. Bien que très âgé au moment où éclata la Révolution, la réputation et l'autorité scientifique dont il jouissait rendaient ses avis précieux. Comme le soulignait Émile Mâle, Barthélemy apparaissait comme un précurseur des idées nouvelles : n'était-il pas « l'auteur d'un livre [*Le Voyage du jeune Anacharsis en Grèce*, 1788] que la Convention admirait et où elle retrouvait jusqu'à son langage ? Les Grecs n'y étaient-ils pas appelés "de fiers républicains" et n'y était-il pas dit que le plus grand spectacle donné par la Grèce au monde était "celui d'une nation qui préfère la mort à la servitude"⁴ » ?

- 8 Aussi l'abbé joua-t-il un rôle prépondérant dans les attributions d'œuvres au Cabinet ; de nouvelles richesses y affluèrent, prélevées dans les abbayes ou confisquées dans les cabinets privés ; il fallait donc organiser, cataloguer et gérer cet énorme dépôt. L'objectif était d'ouvrir le lieu à un large public. Le Comité d'instruction publique recommandait instamment de disposer méthodiquement les collections et de placer une étiquette explicative sous chaque objet en indiquant même l'ouvrage où il était figuré ou décrit.
- 9 Pour achever la transformation du Cabinet des médailles en un outil pédagogique, un projet soumis à la Convention nationale le 2 juin 1795 proposa la création d'un poste de conservateur-professeur : « Le conservateur-professeur sera chargé de disposer la collection d'une manière méthodique et d'enseigner dans des cours publics ce qui a rapport aux inscriptions, aux médailles et aux pierres gravées, l'histoire et les progrès de l'art chez les anciens, celles des mœurs, des coutumes et des usages de l'Antiquité⁵. » Il s'agissait de créer en France la première chaire d'archéologie en nourrissant l'espoir de rivaliser un jour avec le P. Joseph Hilarius Eckel, qui enseignait à Vienne depuis 1775, ou encore avec Christian Gottlob Heyne, qui professait à Göttingen. C'est Aubin-Louis Millin qui occupera le premier ces fonctions, à la mort de l'abbé Barthélemy⁶.
- 10 Le Cabinet des médailles conserve les listes des dépôts qui lui avaient été attribués ainsi que les objets eux-mêmes, toujours munis de leurs étiquettes. On y retrouve pêle-mêle des œuvres antiques, médiévales et modernes dont certaines, bien que décorées des emblèmes de la royauté, échappèrent à la destruction grâce à leur valeur artistique considérée comme exceptionnelle. Parmi celles-ci figure une série de portraits de Louis XIV⁷.
- 11 Fixées sur une plaque de bois recouverte de corne teintée du bleu royal, sont disposées dix grisailles qui représentent le roi aux différents âges de sa vie. L'insigne du soleil, un zodiaque et des trophées en bronze doré complètent le décor. Un second panneau dédié aux membres de la famille du souverain fait pendant au premier. Les miniatures, exécutées vers 1704, sont dues au peintre et sculpteur en cire du roi, Antoine Benoist (1632-1717) (fig. 3, 4 et 5). L'artiste, qui avait sculpté des figures de la famille royale, est connu avant tout pour un médaillon en cire colorée extrêmement réaliste, modelé en 1706 à l'effigie de Louis XIV alors âgé de soixante-huit ans.

3. Dépôt des miniatures de Benoist, lettre du ministre de l'Intérieur, 1795.

Lettre du ministre de l'Intérieur aux conservateurs, les prévenant de la remise par le Garde-meuble de miniatures de la famille de Louis XIV d'Antoine Benoist, 29 nivôse an v.
H. 24 cm ; L. 18,5 cm.

© BNF.

5. Antoine Benoist, portraits de Louis le Grand suivant ses âges, 1704.

Panneau comportant dix miniatures en grisailles, d'après les médailles de Louis XIV gravées par Varin, fixées sur un fond de corne teintée du bleu royal, orné de trophées d'armes, d'un zodiaque et d'un soleil en bronze doré. Les miniatures sont l'œuvre d'Antoine Benoist (1632-1717), premier sculpteur en cire du roi.

H. 73 cm ; L. 40 cm ; Cabinet des médailles, inv.55.206.

© BNF.

- 12 Les richesses infinies qui affluèrent au Cabinet des médailles à la suite de la sécularisation du patrimoine ecclésiastique tranchent étonnamment avec les biens confisqués aux collectionneurs privés. Les trésors des églises et des abbayes, Sainte-Chapelle, Saint-Denis, Chartres, Notre-Dame de Paris, Sainte-Geneviève, etc... étaient et restent exceptionnels.
- 13 En revanche, les objets soustraits aux grandes familles de la noblesse et dont nous voyons ici quelques exemples apparaissent parfois peu représentatifs de ce qui avait été accumulé de génération en génération par ces aristocrates. Bien des chefs-d'œuvre avaient été sortis du royaume dès les premiers troubles. Ainsi, Jean-Hyacinthe-Louis Hocquart, marquis de Montfermeil, qui avait poursuivi une brillante carrière militaire, émigra aussitôt après le déclenchement de la Révolution, avant la promulgation des lois sur les saisies. Quant à la famille Créquy, il suffit de se reporter aux souvenirs de Renée-Caroline-Victoire de Froulay, marquise de Créquy⁸, pour comprendre la magnificence du décor dans lequel elle évolua durant sa longue vie. Voici ce qu'elle dit de sa première visite en 1736, quelques mois avant son mariage, à Marguerite de Gondi, duchesse de Créquy-Lesdiguières, dans l'hôtel particulier de la rue de la Cerisaie, à Paris : « Une salle de cette habitation plus que royale était garnie de tentures à fond d'or, ouvragées avec des arabesques en perles de nacre et de corail : ainsi jugez du reste des meubles ! », et plus loin : « Vous dire ici les précieux tableaux et les riches tentures, les vases et girandoles en cristal de roche, et la quantité de meubles de Boulle, et les anciens

bronzes et les marbres rares, et les bijoux inestimables, et la profusion des bijoux, autant vaudrait vous copier l'ancien Mémorial du Louvre ou le catalogue de la Sagristica Vaticana ! »

- 14 Mais la véritable révolution qui advint au Cabinet des médailles, comme dans tous les musées européens, fut celle du regard porté sur les œuvres. L'objet ne trouvait désormais sa valeur que dans une série, au centre d'un classement, dans sa confrontation avec des objets autres, différents autant que comparables.
- 15 Le système de classification de Linné ou les observations de Buffon inspirèrent Vicq d'Azyr dans l'élaboration de règles universelles qui devaient permettre de réaliser un inventaire de l'ensemble des richesses de la nation. Le cabinet de curiosités, la chambre des merveilles n'existaient plus comme tels. La Révolution avait profondément contribué à transformer le Cabinet du roi en un musée accessible au public où chaque œuvre venait prendre sa place dans une grande leçon d'histoire universelle : l'ironie de l'histoire veut que ces idées aient été émises quelques décennies plus tôt par le plus célèbre des aristocrates antiquaires, l'arbitre du goût le plus brocardé, le comte de Caylus...

NOTES

1. Irène Aghion, « Confiscations et restitutions : l'exemple du Cabinet des médailles », dans *La Circulation des œuvres d'art 1789-1848*, Roberta Panzanelli et Monica Preti-Hamard éd., Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p. 285.
2. Bernard Deloche et Jean-Michel Leniaud, *La Culture des sans-culottes*, Paris, Ed. de Paris et Montpellier, Presses du Languedoc, 1989, p. 28, 50 et sq.
3. Irène Aghion, « Barthélemy, le Cabinet des médailles et la Révolution », dans *1789. Le Patrimoine libéré*, Marie-Pierre Laffitte éd., cat d'exposition (Bibliothèque nationale, 1989), Paris, Bibliothèque nationale, 1989, p. 132-134.
4. Emile Mâle, *Cérémonie en l'honneur de l'abbé Barthélemy*, Paris, impr. Firmin-Didot, 1938, p. 12.
5. James Guillaume, *Procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention nationale*, t. VI, Paris et Montréal, Éd. l'Harmattan, 1997-1998, p. 259.
6. *Magazin encyclopédique, ou Journal des sciences*, Paris, 1795, t. II, n° 7 du 15 messidor an III, p. 367-370.
7. Archives du Cabinet des médailles, boîte 5, 1797.
8. Cousin de Courchamps, *Souvenirs de la marquise de Créquy, 1710-1803*, t. I, Paris, Delloy, 1840, p. 235.

Fantaisies d'antiquaires

Il était une fois un chat... ou les antiquaires et le genre félin

Irène Aghion et Alain Schnapp

- 1 François Augustin Paradis de Moncrif (1687-1770)¹ écrivit en 1727 un petit ouvrage intitulé *Les Chats*, lequel contenait huit figures originales du peintre Charles Antoine Coypel (1694-1752) gravées à l'eau-forte par le comte de Caylus (1692-1765).

1. Statuette de la déesse Bastet sous forme de chatte assise.

Bronze, h. 14 cm, Égypte, Basse-Époque (de -730 à -333) ; Cabinet des médailles, Inv.53.323.
© BNF.

- 2 Moncrif, sur le ton le plus sérieux du monde, y défend les chats à travers de nombreuses références historiques, empruntées notamment à l'ancienne Égypte. Lors de la parution du livre, publié anonymement, les réactions oscillèrent entre agacement et amusement. Il était difficile pour les lecteurs de comprendre s'il s'agissait d'un pastiche ou d'une véritable pédanterie. Le document conservé au Cabinet des médailles nous en fournit une preuve². Le 3 juin 1727, en effet, Gros de Boze adresse une lettre à l'abbé Bignon à ce propos (fig. 2) : « Je ne puis me persuader, Monsieur, que vous souhaitiez bien sérieusement savoir ce que je pense du livre intitulé LES CHATS [...]. J'ai tout lieu de croire que vous m'en tenez quitte aujourd'hui que vous avez lu ou du moins parcouru ce livre. Il vous a d'abord présenté un auteur charmé de badiner avec son objet et nullement déterminé à l'épuiser par de profondes recherches. » Dans cette lettre longue de huit pages, Gros de Boze rédigea malgré tout un résumé critique de l'ouvrage.

2. Lettre de Gros de Boze à l'abbé Bignon sur le livre de Paradis de Moncrif, *Chats*, 3 juin 1727.

Écrivain, poète, musicien, acteur, Paradis de Moncrif était avant tout un homme du monde. Lecteur de la Reine, courtisan accompli, doté de beaucoup d'esprit, il était très apprécié dans les cercles aristocratiques. Il fut tour à tour secrétaire du comte d'Argenson et du comte de Clermont. Son élection à l'Académie française en 1733, imposée, disait-on, par le duc d'Orléans et le comte de Clermont, fut vivement critiquée et même suivie de la parution d'une parodie anonyme de son discours de réception intitulée « Le Miaou ou très docte et très sublime harangue miaulée par le seigneur Raminagrobis le 29 décembre 1733, jour de sa réception à l'Académie française³ ».

4 folios recto/verso, h. 24 cm, L. 18,5 cm ; Cabinet des médailles, 2ACM7.

© BNF.

- 3 De même que le comte de Caylus ou Gros de Boze, Moncrif faisait partie de la « Société du bout du banc », l'un des plus célèbres salons littéraires du XVIII^e siècle. Cette « joyeuse et spirituelle société », comme la qualifiait le baron de Grimm, se réunissait tous les lundis depuis 1740 chez Mlle Quinault.
- 4 Madame de Créquy rapporte dans ses mémoires⁴ que « Moncrif avait écrit une *Histoire des chats* dont Voltaire et tous ses amis ne manquaient jamais l'occasion de se moquer » ; mais c'était de parti pris et sans nulle raison, car « c'est un recueil de plaisanteries tout à fait divertissantes ». Et « Quand Voltaire apprit que Moncrif avait obtenu l'emploi d'historiographe de France, il se mit à crier : *Historiographe* ? Il est impossible que la reine ait voulu compromettre son crédit à ce point-là ! C'est *historiographe* que vous voulez dire... »
- 5 Jean-Claude Lebensztejn⁵ rappelle que, dans le livre sur les chats, Moncrif convoque « toutes les ressources d'une philologie et d'une archéologie où le vrai et le faux sont aussi difficiles à démêler qu'une pelote de laine par laquelle un chat aurait passé ». Il note à son tour que les contemporains de Moncrif qui prirent le petit traité au sérieux se déchaînèrent contre son auteur, le couvrirent d'injures et de railleries alors que son livre « s'inscrivait dans une tradition vénérable de badinages savants » notamment

consacrés aux animaux. L'abbé Barthélemy lui-même était l'auteur de *La Guerre des Puces contre la D[uchesse] de Ch[oiseul]*⁶.

- 6 L'une des huit gravures de Caylus illustrant l'ouvrage de Moncrif figure le tombeau monumental d'un chat allongé sur son monument entouré de peupliers, à la manière d'un important personnage. Quelques années plus tard, Prosper Mérimée (1803-1870) allait gratifier un chat d'un splendide monument funéraire. L'auteur de *Carmen*, de *Colomba* ou de *La Vénus d'Ille* aimait croquer ses contemporains et adorait les chats, donc il dessinait des chats. Élevé dans un milieu d'artistes, il avait appris le dessin, l'aquarelle et l'art du portrait ; il était, de plus, connu pour son humour et ses réparties spirituelles.
- 7 Le 27 mai 1834, il avait été nommé inspecteur général des monuments historiques et en 1837, lorsque fut créée la Commission des monuments historiques, il en assura le secrétariat.
- 8 La contribution de Mérimée à la sauvegarde des édifices anciens est bien connue⁷ ; il a jeté les bases d'une administration des monuments historiques qui a fait entrer le patrimoine dans la modernité. Défenseur de la « vieille France » comme Hugo et Montalembert, Mérimée était aussi un observateur critique des défauts et des travers des savants, des architectes et des amateurs. Il sut avec une ironie bouffonne mettre en scène l'orgueil, la maladresse, la gaucherie de ces antiquaires que ses fonctions l'amenèrent à rencontrer.
- 9 Dans les diverses commissions auxquelles il assistait ou même à l'Institut ou au Sénat, Mérimée couvrait de dessins les papiers qu'il avait devant lui. « En emportait qui voulait », nous dit Maurice Tourneux (1849-1917)⁸, bibliothécaire de Jacques Doucet, ami d'Eugène Delacroix et fils du peintre Eugène Tourneux (1809-1867).
- 10 Mérimée aimait également illustrer les manuscrits de ses nouvelles « qu'il offrait volontiers à de grandes dames⁹ ». Maurice Tourneux croyait savoir qu'il existait une nouvelle « inédite dont le manuscrit serait orné de vues d'Orient et de chats, vautés dans les rues et sur les terrasses. Mérimée aimait fort ces animaux aristocratiques et élégants ».
- 11 Jean Mallion et Pierre Salomon¹⁰, éditeurs du volume de la Pléiade consacré à Mérimée, ont établi que la nouvelle inédite illustrée d'images de chats était celle intitulée « Il vicolo di Madama Lucrezia » écrite en 1853. Il est question du chat noir de la vieille femme qui ressemble à une sorcière, et dans l'une des deux aquarelles dont l'auteur a orné son manuscrit, on voit trois chats, un noir, un blanc et un tigré, près d'une porte dans une ruelle. Dans son ouvrage sur les dessins de Mérimée, Maurice Tourneux reproduisit le croquis d'une silhouette de chat filiforme vu de face, accompagné de la remarque : « [Il] a été jeté sur un feuillet de croquis, ramassé par M. de Guilhermy¹¹ au Comité des arts, le 9 janvier 1849, et que je possède ; Mérimée y a éparpillé une douzaine de félins¹²... » Le dessin du chat égyptien que nous présentons ici date peut être de la même période « chat » de Mérimée (fig. 3).

3. Dessin à la plume de Prosper Mérimée.

Souvenirs de la Commission des arts et édifices religieux, 1849-1855 et du Comité des inspecteurs généraux des édifices diocésains, 1853-1871. Dessins à la plume, à la mine de plomb et à la sépia représentant des édifices, des paysages, des fragments d'architecture, des personnages humoristiques et des scènes diverses et signés : P. Mérimée, P. Abadie, V. Rupricht-Robert, M. de Contencin, M. Ouradou, E. Viollet-le-Duc, L. Vaudoyer, M. Joyan, T. Ballu, A. Durand ou attribués par notes manuscrites à ces mêmes architectes.

H. 33,2 cm ; L. 21,5 cm ; collections Jacques Doucet, Ms 472.

© Bibliothèque de l'INHA.

- 12 Sur la feuille remplie de dessins de sa main, une partie de l'espace est consacrée à l'autel funéraire « romain » d'un chat en bronze égyptien, et à l'inscription y figurant :

D[iis] M[anibus] ET AE[ternae] MEM[oriae]
 RODILARDI
 RATONIS .FIL[ii]
 MISTIGRIS
 FRATER ET H[ic]
 POSUIT
 ET SVB ASCIA CONSEC[ravit]

- 13 Autrement dit : « Aux dieux mânes et à la mémoire éternelle de Rodilard, fils de Raton, Mistigri son frère a construit et fait consacrer ce monument, “sub ascia” ».

- 14 Sur le même dessin, figure la généalogie de Rominagrobis pour son monument funéraire :

Rodilardus, Ratonis
 ROMINAGROBIS
 RODILARDI.F[ilius]
 RATONIS.NEP[os]
 MISTIGRIDIS.PRON[epos]
 RODILARDI. ABNEP[os]
 H[ic].S[itus]. E[st]

O[ssa].E[i].B[ene].Q[uiescant]
H[oc].M[onumentum].H[eredem].E[jus].N[on].S[equitur]

- 15 C'est-à-dire : « Rodilard, fils de Raton. Rominagrobis, fils de Rodilard, petit fils de Raton, arrière-petit-fils de Mistigri, arrière-arrière-petit-fils de Rodilard, est ici, qu'il repose en paix, son héritier ne peut pas disposer du monument¹³. »
- 16 S'il est vrai que le nom de Raminagrobis apparaît dans la parodie du discours de réception de Moncrif à l'Académie, Mérimée semble avoir choisi les noms du chat et de sa famille chez Jean de La Fontaine, puisqu'en effet la fable « Conseil tenu par les rats¹⁴ » commence ainsi :
- Un chat, nommé Rodilardus,
Faisait des rats telle déconfiture
Que l'on n'en voyait presque plus,
Tant il en avait mis dedans la sépulture.
- 17 et la fable « Le vieux chat et la jeune souris¹⁵ » :
- Une jeune souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux chat, implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis [...].
- 18 Mérimée a également dessiné dans la partie haute de la même feuille de dessin un personnage portant son chapeau à la main ; il est courbé et coincé entre un sol et un plafond. Au-dessus du dessin, on lit l'inscription :
- SOLI DEO
INVICTO
MITHRAE¹⁶
- 19 Est enfin inscrit un nom de commune ou de village français, Villiers-le-Sec, ainsi qu'une esquisse de rectangles à l'intérieur d'un carré, qui pourrait représenter le plan d'un lieu géographique. Villiers-le-Sec est un toponyme assez courant ; cependant, la commune du Calvados qui porte ce nom possède un important patrimoine architectural, notamment une église des XII^e-XIII^e siècles classée Monument historique. On peut pour le moins supposer qu'au cours de la séance à laquelle Mérimée assistait lorsqu'il griffonna tous ces dessins, il fut débattu de questions concernant ce village ou un homonyme.
- 20 Demeure la bouffonnerie qui prolonge le traité de Moncrif, mais la raillerie s'est faite plus piquante. Le monument funéraire dédié par Mérimée au genre félin et qui respecte les règles savantes de l'épigraphie latine est comme un pied de nez supplémentaire adressé aux antiquaires. Même si désormais ils se proclament archéologues – comme les savants successeurs de l'abbé Barthélemy au Cabinet des médailles –, leurs prétentions ne les mettent pas à l'abri du ridicule.
- 21 Avec son ironie coutumière, Flaubert avait saisi l'angoisse des antiquaires face aux monuments et aux objets muets par nature. Pour interpréter les antiques, les modernes doivent imaginer : « L'histoire ancienne est obscure par le défaut des documents, ils abondent dans la moderne. » (*Bouvard et Pécuchet*¹⁷.)

NOTES

1. Que l'on prononçait « Moncry ».
2. Archives du Cabinet des médailles, 2 ACM7.
3. Laurence Bobis, *Les Neuf vies du chat*, Paris, Gallimard, 1991, p. 105.
4. De Courchamps, *Souvenirs de la marquise de Créquy de 1710 à 1803*, nouv. éd., Paris, Garnier frères, 1873, p. 86-87.
5. Jean-Claude Lebensztejn, *Miaulique. Fantaisie chromatique*, Paris, Le Passage 2002, p. 15-17.
6. Jean-Jacques Barthélemy, *La Chanteloupée ou La guerre des Pucés contre Mme L. D. de Ch.*, dans Jean-Jacques Barthélemy, vol. 1, *Œuvres diverses*, Paris, Gueffier jeune, 1823, p. 149-174.
7. Voir André Fermigier, « Mérimée et l'Inspection des monuments historiques », dans *Les Lieux de mémoire*, Pierre Nora éd., *La Nation*. 1, Paris, Gallimard, 1986, p. 1599-1614.
8. Maurice Tourneux, *Prosper Mérimée, ses portraits, ses dessins, sa bibliothèque*, Paris, Charavay frères, 1879, p. 55.
9. *Ibid.* p. 61.
10. Prosper Mérimée, *Théâtre de Clara Gazul. Romans et nouvelles*, Jean Mallion et Pierre Salomon éd., Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1978, p. 1598-1599 et sq.
11. Ferdinand de Guilhermy, archéologue.
12. Prosper Mérimée, *Théâtre de Clara Gazul. Romans et nouvelles*, Jean Mallion et Pierre Salomon éd., Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1978, p. 63.
13. Un très grand merci à Jean-Louis Ferrary pour son aide à la traduction.
14. Jean de La Fontaine, *Fables*, René Radouant éd., livre II, Paris, Hachette, 1951, p. 52-54.
15. Jean de La Fontaine, *Fables*, René Radouant éd., livre XII, Paris, Hachette, 1951, p. 462-463.
16. « Au Soleil dieu vaincu Mithra ». Formule rituelle de dédicace à Mithra.
17. Gustave Flaubert, *Œuvres II*, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1952, p. 817.

Catalogue des œuvres

Trouvailles fortuites, fouilles programmées

Acquisition d'un plat d'argent

Cat. 1 à 3

Dossier d'archives de l'acquisition

- 1 - Lettre de Gros de Boze [au comte de Maurepas, ministre de la Marine et de la Maison du Roi] datée du 14 mai 1733. Dessin à la plume du « Bouclier votif », avec brève relation de sa découverte.
H. 24,5 cm ; L. 19 cm.
- 2 - Lettre de Maurepas à l'abbé Bignon (écrite par un secrétaire et signée par le ministre) datée de Versailles le 22 mai 1733. Confirme l'achat du « Bouclier d'Hannibal » et renvoie à la Bibliothèque la lettre et le dessin de Gros de Boze.
H. 32 cm ; L. 20 cm.
- 3 - Mémoire pour Monsieur l'Abbé Bignon, sur l'achat du « Bouclier de Scipion ».
H. 33 cm ; L. 21 cm.
BnF, Cabinet des médailles, 2ACM24

Cat. 4.

Bouclier d'Hannibal

- 4 **Plat d'apparat en argent acquis en 1733 pour le Cabinet du Roi. Découvert fortuitement en 1714 dans la commune du Passage (actuellement dans le département de l'Isère).**
Début du VI^e siècle apr. J.-C.
Diam. 73 cm ; poids : 10,149 kg.
BnF, Cabinet des médailles, Inv.56.349

Cat. 5.

Recherches curieuses d'Antiquité, contenues en plusieurs dissertations, sur des médailles, bas-reliefs, statues, mosaïques et inscription antiques... par Monsieur Spon, Docteur.

- 5 Première dissertation sur un Bouclier antique d'argent appelé par les Latins Clypeus Votivus, qui se voit à Lyon dans le Cabinet de Monsieur Octavio Mey. À Lyon, chez Thomas Amaulry, 1683.

H. 26,8 cm ; L. 19,5 cm.

Bibliothèque de l'INHA, collections Jacques Doucet, 4 Res 510

Cat. 6.

Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, avec les Mémoires de Littérature tirez des registres de cette Académie, depuis l'année 1731 jusques et compris l'année 1733.

Tome IX : Article II sur un bouclier votif, mis depuis peu au Cabinet du Roy. Paris, Imprimerie royale, 1736, pages 152-157.

Bibliothèque de l'INHA, collections Jacques Doucet, 114 U1

Recueil de dessins de Richard Phelps

Cat. 7.

Antique urns and altars in Rome and Florence drawn by order of Richard Phelps Esq. 1745.

- 6 La page de titre porte la mention « Phillipps ms 22969 ». Quarante-deux dessins à l'encre et au lavis.

Planche 31 : *Conditorium or burial place.*

H. 31,7 cm ; L. 25 cm.

Bibliothèque de l'INHA, collections Jacques Doucet, Ms 75

Cat. 8 à 10.

Giambattista Piranesi, *Le Antichità romane di Giambatista Piranesi, architetto veneziano, tomo secundo contenente gli avanzi de monumenti sepolcrali di Roma e dell agro romano*, Rome, 1756, t. II.

- 7 - Planche 10 : *Veduta di altra parte della camera sepolcrale di Iarrunzio.*

H. 39,5 cm ; L. 59,5 cm.

- 8 - Planche 11 : *Si dimostrano nella presente Tavola il Prospetto, e Profilodi un Sepolcro delle Camere de Liberti e servi ec. Di L. Arunzio, nella Pianta, segnato a.*

H. 32,5 cm ; L. 20,5 cm.

- 9 - Planche 14 : *Inscrizioni e Frammenti delle Camere sepolcrali della Famiglia Arrunzia.*

H. 39,6 cm ; L. 47,5 cm.

Bibliothèque de l'INHA, collections Jacques Doucet, Pl. Res 13

Le Trésor de Naix

Cat. 11.**Collier à perles dodécagonales en or**

II^e-III^e siècle.

L. 30 cm.

BnF, Cabinet des médailles, inv.56.119

Cat. 12.**Collier à triple rangs de grenats et perles d'or**

II^e-III^e siècle.

L. 38 cm.

BnF, Cabinet des médailles, inv.56.121

Cat. 13.**Bague en argent avec intaille en cornaline**

- 10 L'intaille est gravée d'un aigle de profil.

III^e siècle.

Diamètre de l'anneau : 2,8 cm.

BnF, Cabinet des médailles, Chab.1976

Cat. 14.**Dossier d'archives concernant l'acquisition du trésor de Naix**

- 11 - Lettre de Pierre Maulan, inventeur du trésor de bijoux. 5 avril 1809.
H. 21,5 cm ; L. 17 cm.
- 12 - État des objets provenant de la découverte faite à Naix, par le sieur Pierre Maulan, acquis pour le cabinet des Antiques de la Bibliothèque Impériale, avec l'autorisation de son Excellence le Ministre de l'Intérieur. 5 mai 1809.
H. 34 cm ; L. 22 cm.
BnF, Cabinet des médailles, 7 ACM 9

Cat. 15.**Cachet à collyre en marbre vert**

- 13 Cachet de l'oculiste Quintus Junius Taurus ; prescription d'un collyre à la myrrhe pour éclaircir la vue.
II^e-III^e siècle.
L. 4,6 cm ; l. 3,4 cm.
BnF, Cabinet des médailles, inv.65.4704.18 ; Reg.M.6072

Cat. 16-17.**Deux monnaies gauloises en bronze provenant de Nasium (Naix-aux-Forges)**

60 à 30 av. J.-C.

- 14 - Monnaie des Senones (région de Sens) : Dr. Tête à droite ; R. oiseau à gauche.
BnF, Cabinet des médailles, Muret 7549

- 15 - Monnaie des Mediomatrici : Dr. Personnage ailé et casqué tourné à gauche tenant une couronne ; R. cavalier.

BnF, Cabinet des médailles, Muret 8971

Cat. 18 à 22.

Cinq monnaies gauloises en bronze provenant de l'*oppidum* gaulois de Boviolles, près de Naix et principale forteresse des Leuques

60 à 30 av. J.-C.

- 16 - Potins des Leuques : Dr. Tête à gauche ; Dr. Enseigne militaire au sanglier.

BnF, Cabinet des médailles, Muret 9090, 9119, 9126

- 17 - Potin des Lingons (région de Langres) : Dr. 3 chevaux courant ; R. 3 poissons en cercle.

BnF, Cabinet des médailles, Muret 8348

- 18 - Potin des Ambiani (région d'Amiens) : Dr. Tête casquée à gauche ; R. cheval.

BnF, Cabinet des médailles, Muret 8417

Cat. 23 à 25.

Trois plans du site de Naix avant la fouille de 1818

- 19 - Plan signé et daté « Denis fils 1817 ». Les localisations des principales découvertes faites jusqu'en 1817 y sont notées.

Encre, lavis et aquarelle sur papier crème
H. 57 cm ; L. 61,5 cm.
CM dessin. 73

- 20 - Premier jet du plan avec notes à l'encre.

H. 39,3 cm ; L. 49 cm.
CM dessin. 74.

- 21 - Plan préparé pour l'impression.

H. 45,4 cm ; L. 55 cm.
CM dessin. 75.
BnF, Cabinet des médailles, 1 ACM FI2

Cat. 26.

Plan du site de Naix et de ses environs après les fouilles de 1818

Encre, lavis et aquarelle sur papier crème.
H. 35 cm ; L. 57,5 cm
BnF, Département des Cartes et Plans, GeD 15 758

Les enrichissements du Cabinet des médailles : achat de collections, saisies révolutionnaires.

La collection Foucault- Mahudel

Cat. 27.

Hermès double de Dionysos jeune et Dionysos barbu. Marbre.

II^e siècle.

H. 24,5 cm.

BnF, Cabinet des médailles, Inv. 57.41.

Cat. 28.

Aes grave romain. Monnaie de bronze coulé, pesant une livre romaine (325 grammes environ).

- 22 **Dr. Tête barbue de Janus ; R. proue de galère tournée à droite.**

Rome, vers 240-220 av. J.-C.

BnF, Cabinet des médailles, Ailly 44

Cat. 29.

Acquisition du Cabinet Mahudel, ensemble de lettres reliées par un ruban

- 23 ***Papiers concernant l'acquisition du cabinet d'antiques de M. Mahudel, 1727.***

H. 33,5 cm ; L. 20,5 cm.

BnF, Cabinet des médailles, 2 ACM 11

Cat. 30.

Inventaire manuscrit de la collection Foucault avec dessins, 1719

- 24 ***Dessins des figures, bas reliefs et inscriptions, vases, lampes et instruments de sacrifices et autres curiositez de ce genre qui composoient le Cabinet de feu M. Foucault Conseiller d'Estat ordinaire et qui appartiennent présentement à M. de Boze de l'Académie Française. Dessins à la mine de plomb, à l'encre brune ou noire rehaussée de lavis d'encre, et parfois d'aquarelle.***

H. 44 cm.

BnF, Cabinet des médailles, Ms Rés 40009FOU F

Saisies révolutionnaires

Cat. 31.

Coupe ionienne, vernis noir, lèvre et haut de la vasque en réservé. Pied bas, deux anses horizontales.

- 25 **Porte l'étiquette : « Emigré Hocqua[rt] » sous le pied.**

Début du VI^e siècle av. J.-C.

Diam. 13,8 cm.

BnF, Cabinet des médailles, De Ridder 1088 (ancien n° 3099).

Cat. 32.

Petite coupe en bucchero étrusque à pied bas, sans anses

- 26 **Porte l'étiquette imprimée: « N° ---- Émigré HOCQUART. M[ontfermeil]. ».**

Le numéro manque, peut-être effacé. Porte un ancien numéro : 2072

VI^e siècle av. J.-C. ?

Diam. 11,3 cm ; H. 5,5 cm.

Cat. 33.

Petite coupelle campanienne, sans pied, simple bourrelet, vernis noir brillant, mais nombreux « coups de feu » à l'extérieur de la vasque.

- 27 **Sous le fond porte une étiquette imprimée, dont il manque la partie gauche « [...]**

Hocquart. M[ontfermeil]. »

II^e-I^{er} siècle av. J.-C.

Diam. 9,5 cm.

BnF, Cabinet des médailles, De Ridder 1188 (ancien n° 3144)

Cat. 34.

Coupe sans pied campanienne, à vernis noir

Diam. 9,8 cm.

III^e – II^e siècle av. J.-C.

BnF, Cabinet des médailles, De Ridder 1092 (ancien n° 5118)

Cat. 35.

Flacon hellénistique sans anse, haut col à lèvre débordante, non peint, vernis noir sur le col

- 28 **Porte une étiquette manuscrite : « N°--- Emig. Crequy » Empreinte digitale du potier sous le vase.**

I^{er} siècle av. J.-C.

H. 9,3 cm.

Ancien n° 3327

Cat. 36.

Hanap en corne

- 29 **Porte l'étiquette : « N° 4 Emigré Créquy »**

Travail français du XVII^e siècle.

H. 14 cm.

Ancien n° 37

Cat. 37.

Liste des dépôts de la rue de Beaune pour 1795

- 30 **État des objets d'antiquités conservés au dépôt national, rue de Beaune qui, d'après un arrêté du Comité d'Instruction publique du 20 Messidor de l'an III de la République, ont été transportés au Muséum des antiques par le conservateur de ce département.**

H. 36 cm ; L. 23,5 cm.

BnF, Cabinet des médailles, 5 ACM 1795

Cat. 38.**Dépôt des miniatures de Benoist, 1797**

- 31 - Lettre du ministre de l'Intérieur aux conservateurs, les prévenant de la remise par le Garde-meuble de miniatures de la famille de Louis XIV d'Antoine Benoist, 29 nivôse an V.
H. 24 cm ; L. 18,5 cm.
- 32 - Certificat de l'envoi par Villette, directeur général du Garde-Meuble, 7 pluviôse an V, avec description de l'article des deux cadres.
H. 33 cm ; L. 21,5 cm.
BnF, Cabinet des médailles, 5 ACM 61

Cat. 39.**Antoine Benoist, *portraits de Louis le Grand suivant ses âges*, 1704.**

- 33 Panneau comportant dix miniatures en grisailles, d'après les médailles de Louis XIV gravées par Varin, fixées sur un fond de corne teintée du bleu royal, orné de trophées d'armes, d'un zodiaque et d'un soleil en bronze doré. Les miniatures sont l'œuvre d'Antoine Benoist (1632-1717), premier sculpteur en cire du roi.
H. 73 cm ; L. 40 cm.
BnF, Cabinet des médailles, inv.55.206

Cat. 40.**Claude Gros de Boze, *Médailles sur les principaux événements du règne de Louis le Grand*, Paris, Imprimerie royale, 1702.**

- 34 Premier livre composé avec le « Romain du Roi », caractère créé pour l'imprimerie royale par Philippe Grandjean, premier graveur du roi.
BnF, Cabinet des médailles, Res. 31 120 Med 4°

Fantaisies d'antiquaires**Cat. 41.****Statuette de la déesse Bastet sous forme de chatte assise. Bronze**

Égypte, Basse-Époque (de -730 à -333).
H. 14 cm.
BnF, Cabinet des médailles, Inv.53.323

Cat. 42.**Mémoire de Gros de Boze à l'Abbé Bignon**

- 35 Il s'agit d'un compte-rendu du livre de Paradis de Moncrif, *Les Chats*, publié la même année. L'abbé Bignon demande à Gros de Boze un compte-rendu de ce petit livre qui défrayait la chronique : pastiche ou livre pédant ?

Lillebelle 3 Juin 1727. 4 folios recto/verso.

H. 24 cm ; L. 18,5 cm.

BnF, Cabinet des médailles, 2ACM7

Cat. 43.**[Paradis de Moncrif], *Les Chats*, Paris, 1727.**

- 36 Planche, tombeau pour un chat.

« C.Coypel inc. »

Gravé par le comte de Caylus d'après le dessin de Coypel.

BnF, département des Arts du spectacle, 8 RF 12 276

Cat. 44.**Souvenirs de la Commission des arts et édifices religieux, 1849-1855 et du Comité des inspecteurs généraux des édifices diocésains, 1853-1871.**

- 37 Dessins à la plume, à la mine de plomb et à la sépia représentant des édifices, des paysages, des fragments d'architecture, des personnages humoristiques et des scènes diverses et signés : P. Mérimée, P. Abadie, V. Rupricht-Robert, M. de Contencin, M. Ouradou, E. Viollet-le-Duc, L. Vaudoyer, M. Joyan, T. Ballu, A. Durand ou attribués par notes manuscrites à ces mêmes architectes.

Page 4 exposée : dessin de Prosper Mérimée.

H. 33,2 cm ; L. 21,5 cm.

Bibliothèque de l'INHA, collections Jacques Doucet, Ms 472